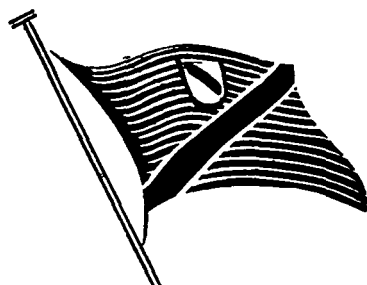


ILT-NYHJL
Library Copy

Revue du
**MARCHÉ
COMMUN**

39



CNFR

*Communauté
de
Navigation
française
rhénane*

S. A. R. L. AU CAPITAL DE 10.000.000 de fr.

1, PLACE DE LATTRE
S T R A S B O U R G
TÉL. 34.07.39 - 45 • TÉLEX 87.005

— — —

COMPAGNIE GENERALE POUR LA NAVIGATION
DU RHIN, 63, Quai Jacoutot, Dir. Gén. 1, Place
de Lattre, Strasbourg - Tél. 34.07.39 - Télex
87.005.

SANARA, SOCIETE ALSACIENNE DE NAVIGATION
RHENANE, 10, rue du Bassin du Commerce,
Strasbourg-Port-du-Rhin - Tél. 35.35.04 - Télex
87.019.

SOCIETE « LE RHIN », Société Générale de Navi-
gation et d'Entrepôts, 11, rue de la Minoterie,
Strasbourg-Port-du-Rhin - Tél. 35.24.90 - Télex
87.017.

SOCIETE FRANÇAISE DE NAVIGATION RHENANE,
9, rue de la Minoterie, Strasbourg-Port-du-Rhin -
Tél. 35.33.14 - Télex 87.018.

LLOYD RHENAN, 11, rue de la Minoterie,
Strasbourg-Port-du-Rhin - Tél. 35.24.90 - Télex
87.017.

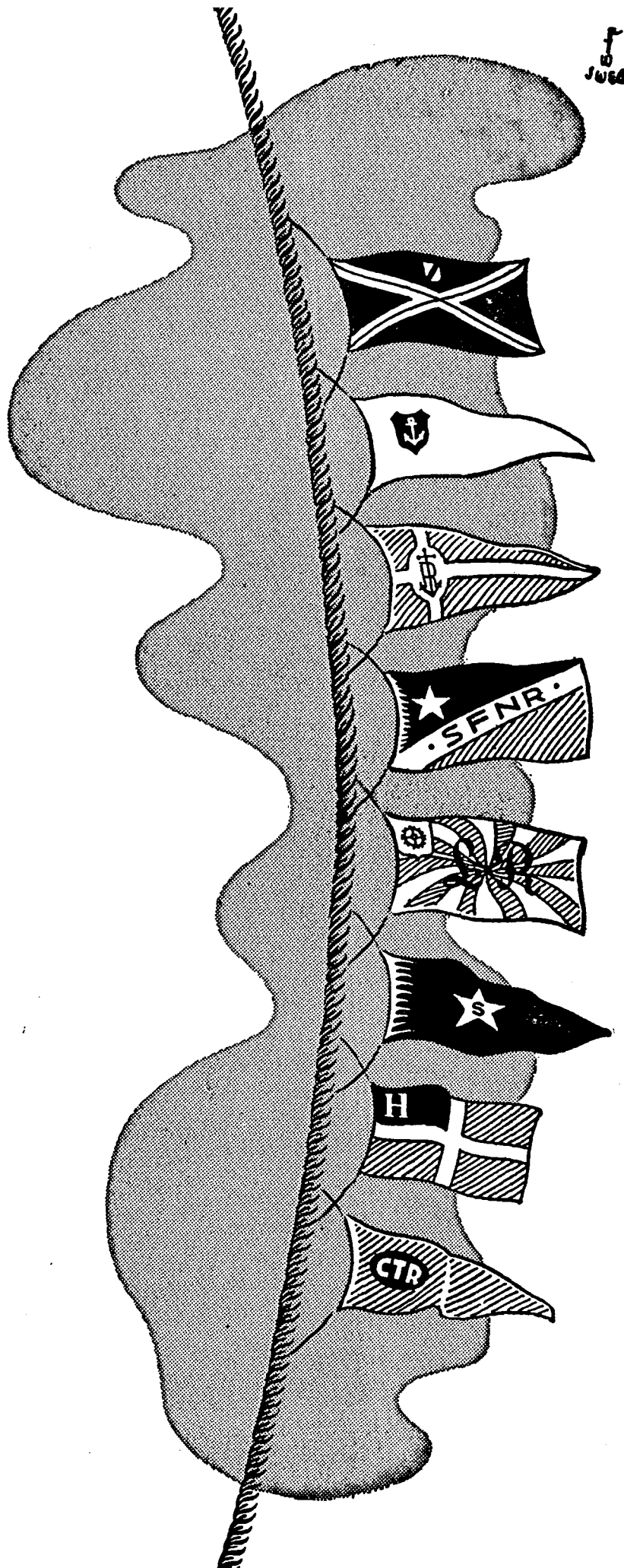
ARMEMENT SEEGMULLER, S. A., Bassin d'Austerlitz,
Strasbourg-Neudorf - Tél. 34.21.11 - Télex
87.016.

COMPAGNIE DE TRANSPORTS RHENANS, 4, rue
Léon-Jost, Paris-17^e - Tél. Carnot 07.80.

SOCIETE STRASBOURGEOISE D'ARMEMENT, 18,
rue du 22-Novembre, Strasbourg - Tél. 32.25.71.

BALE

**LUDWIGSHAFEN — DUISBOURG — ANVERS
ROTTERDAM**



PUBIS

**Au service
du commerce extérieur
UN RÉSEAU MONDIAL**

CRÉDIT LYONNAIS

LA PLUS GRANDE BANQUE FRANÇAISE DE DÉPÔTS
1650 AGENCES

■ **AGENCES EN AFRIQUE**

ALGÉRIE • MAROC • TUNISIE • RÉPUBLIQUE CENTRAFRICAINE • RÉPUBLIQUE DU CONGO • RÉPUBLIQUE DE LA CÔTE D'IVOIRE • RÉPUBLIQUE DU DAHOMEY • RÉPUBLIQUE DU GABON • RÉPUBLIQUE DU SÉNÉGAL • RÉPUBLIQUE SOUDANAISE • RÉPUBLIQUE DU TCHAD • CAMEROUN • TOGO

■ **AGENCES A L'ÉTRANGER**

ALLEMAGNE • ANGLETERRE • BELGIQUE • ESPAGNE • LUXEMBOURG • PRINCIPAUTÉ DE MONACO • RÉPUBLIQUE DU SOUDAN • SUISSE

■ **BANQUES ASSOCIÉES**

BRÉSIL : Banco Frances e Brasileiro
PÉROU : Banco de Lima
VENEZUELA : Banco Provincial de Venezuela
IRAN : Banque Elebarate Iran
LIBAN : Banque G. TRAD (Crédit Lyonnais)

■ **FILIALES**

PORTUGAL : Crédit franco-portugais
ILE DE LA RÉUNION : Banque de La Réunion & Société Bourbonnaise de Crédit réunies

■ **REPRÉSENTATIONS**

ALLEMAGNE • ARGENTINE • ITALIE

■ **CORRESPONDANTS DANS LE MONDE ENTIER**

POUR TOUTES VOS OPÉRATIONS DANS LE CADRE DU TRAITÉ DE
MARCHÉ COMMUN EUROPÉEN

consultez le service spécialisé :

SECRÉTARIAT COMMERCIAL (MARCHÉ COMMUN)

DIRECTION DE LA HAUTE BANQUE ET DES AGENCES ÉTRANGÈRES

19 Boulevard des Italiens à PARIS (2^e)

OU ADRESSEZ-VOUS A L'AGENCE LA PLUS PROCHE DE VOTRE ENTREPRISE



JUSQU'À l'application du tarif définitif commun, la conquête d'un marché, dans le cadre du Marché Commun, va dépendre en grande partie, que ce soit dans l'immédiat ou pour des prévisions à long terme, d'une connaissance et d'une « manipulation intelligente » des tarifs douaniers.

EUROTARIF

vous le permet, grâce à son volume de 800 pages, clair, pratique, complet et toujours exactement mis à jour.

Pour tout dire, **EUROTARIF** réunit :

- la « Description des marchandises » suivant Nomenclature de Bruxelles,
- les exceptions que constituent pour le TEC les descriptions spéciales particulières de la Nomenclature des tarifs nationaux actuels des Etats membres,
- la liste des droits actuels payables par les pays membres et non membres,
- la liste des droits TEC payables par les pays non membres après l'adoption définitive du Tarif Extérieur Commun,
- toutes les modifications qui interviennent dans ces nomenclature et tarifs.

Ces modifications sont régulièrement communiquées aux acheteurs du volume **EUROTARIF** grâce à l'abonnement du Service Eurotarif compris dans le prix d'achat du volume.

EUROTARIF est édité en français ou en anglais. Il est rédigé à Bruxelles par un comité d'experts en tarifs douaniers. Et il est conçu pour rendre service à l'« homme d'affaires ».

Pour recevoir le volume

EUROTARIF

donnant droit à l'abonnement
au Service Eurotarif,
s'adresser à :

M. J. GUILLAUMIN

Concessionnaire Exclusif de **EUROTARIF S. A.**

7, place des Etats-Unis - Paris-16^e

Tél. POIncaré 41.59 et 48.91

| |
|---|
| Prix du volume et de l'abonnement pour UN AN : 750 NF + taxes. |
|---|

3, RUE SOUFFLOT, PARIS-V* — Tél. : ODEon 23-42

SOMMAIRE**PROBLEMES DU JOUR.**

- Mythes de l'Europe et Europe des Mythes...**, par Georges VEDEL, Professeur à la Faculté des Sciences Economiques de l'Université de Paris 305

LE MARCHÉ COMMUN ET L'ACTUALITÉ.

- La Communauté Economique Européenne** 307
- La C.E.E. et les Pays tiers** 309

L'ECONOMIQUE ET LE SOCIAL DANS LE MARCHÉ COMMUN.

- Le pouvoir de consultation de l'Assemblée Parlementaire européenne**, par Raymond LEGRAND-LANE et Elena BUBBA 313
- Marques et Marché Commun**, par Yves SAINT-GAL, Directeur-adjoint de l'Union des Fabricants pour la protection internationale de la propriété industrielle et artistique 320
- Les premières mesures amorçant la libre circulation des travailleurs dans la Communauté Economique Européenne**, par Jacques TESSIER, Secrétaire général de la Fédération Internationale des Syndicats chrétiens d'employés, cadres et voyageurs de commerce (à suivre) 327
- Document — Intégration économique et égalisation des conditions de concurrence**, par G. A. van HAEFTEN 336

NOTES JURIDIQUES SUR L'APPLICATION DU TRAITE C.E.E.

- Pays et territoires d'outre-mer associés** 339

*Les études publiées dans la Revue n'engagent
que les auteurs, non les organismes, les services
ou les entreprises auxquels ils appartiennent.*

Voir en quatrième page les conditions d'abonnement →

Zusammenfassung der wichtigsten in der vorliegenden Nummer behandelten Fragen

Tagesprobleme Seite 305

Der Gemeinsame Markt und das Tagesgeschehen :

Die Europäische Wirtschaftsgemeinschaft
..... Seite 307

Die EWG dritten Ländern gegenüber
..... Seite 309

Wirtschafts- und Sozialfragen im Gemeinsamen Markt. Die Beratende Funktion des Europäischen Parlamentarischen Versammlung, von Raymond LEGRAND-LANE und Elena BUBBA
..... Seite 313

Die europäischen Institutionen laufen sich mit der Zeit ein. Die Beratende Funktion der Parlamentarischen Versammlung ist in Wirklichkeit erheblicher als es zunächst den Anschein hat. Die bisher gemachten Erfahrungen sind aber noch nicht ausreichend, um eine volle Beurteilung abgeben zu können.

Warenzeichen und Gemeinsamer Markt, von Yves SAINT-GAL, Stellv. Direktor der Union der Produzenten für den internationalen Schutz des industriellen und künstlerischen Eigentums
..... Seite 320

In einer früheren Untersuchung hat der Verfasser die Vor- und Nachteile untersucht, die die Schaffung eines gemeinsamen europäischen nachsich ziehen könnte. Dieser Plan war Gegenstand zahlreicher Diskussionen. Der Verfasser zieht heute eine Art Bilanz und zeigt, in welcher Richtung die Entwicklung gegangen ist. Seine Untersuchung

befasst sich im wesentlichen mit dem Warenzeichen für die Produktion und den Handel, macht aber auch einige kurze vergleichende Angaben über das Patent des Erfinders.

Die ersten Massnahmen über die Freizügigkeit der Arbeitnehmer in der Europäischen Wirtschaftsgemeinschaft (wird fortgesetzt), von Jacques TESSIER, Generalsekretär der Internationalen Federation der christlichen Gewerkschaften für Angestellte, leitende Angestellte und Handelsreisende Seite 327

Kommentar zur Verordnung No 15 ; Analyse der Massnahmen, die einen ersten bedeutenden Schritt auf dem Wege zur Freizügigkeit der Arbeitnehmer in der Gemeinschaft der Sechs darstellen.

Dokument. Wirtschaftliche Integration und Angleichung der Konkurrenzbedingungen, von G. A. van HAEFTEN Seite 336

Die holländische Revue « Economisch-Statistisch Berichten » veröffentlicht einen Artikel, in dem der Verfasser G. A. van Haeften Gedanken zum Ausdruck bringt, die uns für die französischen Wirtschaftskreise im Augenblick des Beginns der Verhandlungen zwischen Grossbritannien und den andern Ländern des Gemeinsamen Marktes interessant erscheinen.

Das Wesentliche der von van Haeften aufgestellten These ist in dem nachfolgenden Exposé wiedergegeben : es ist unerlässlich, das normale Funktionieren der Investitionen zwischen den assoziierten Ländern zu garantieren.

Juristische Notizen über die Anwendung der EWG-Verträge Seite 339

Die assoziierten Überseeländer und -gebiete.

*Für die in dieser Revue veröffentlichten Studien sind
nur deren Verfasser, nicht jedoch die Organismen,
Dienste oder Unternehmungen, denen sie angehören,
verantwortlich.*

Summary of the main questions dealt with in the present number

Today's Problem page 305

The Common Market and Today :

**The European Economic Community E.E.C.
and third party countries** page 307

The economic and social aspects of the Common Market. The consultative powers of the European Parliamentary Assembly, by Raymond LEGRAND-LANE and Elena BURBA page 313

The European Institutions are gradually running themselves in. The consultative powers of the Parliamentary Assembly are, in fact, more substantial than at first appeared. However the experiment has lasted for too short a time for a full appreciation of these powers to be made.

Trade Marks and the Common Market, by Yves SAINT-GAL, Assistant director of the Manufacturer's Union for the international protection of industrial and artistic property page 320

In a previous study the author had analysed the pros and cons of a possible introduction of a common European trade mark. This question has been much discussed. The author today sums up and shows how the problem has evolved. He is mainly concerned with trade marks, but at the same time refers briefly to the problem of patents.

First steps towards the free of workers within the European Economic Community (to be continued), by Jacques TESSIER, Secretary General of the International Federation of Christian Unions of Wage Earners, Employees and Representatives page 327

Commentary on regulation 15 ; analysis of the measures which are the first steps towards the free movement of workers within the Community of Six.

Document. Economic integration and the evening up of the conditions of competition, by G. A. van HAEFTEN page 336

The Dutch revue « Economisch-Statistisch Berichten » has published an article in which its author, Mr G. A. van Haeften, expresses ideas which struck as likely to interest French economic circles, at the moment of the opening of negotiations between Great Britain and the Common Market countries. The basic thesis put forward by Mr van Haeften, and developed below, is that it is essential to ensure that investments within the associated countries are given normal conditions.

Judicial Notes of the Application of the E.E.C. Treaty. Associated overseas countries and territories page 339

Responsibility for the studies published in this Review belong to the authors alone ; the organisations, services or undertakings to which they may belong are in no way involved.

COMITÉ DE PATRONAGE

FRANCE

- M. Maurice BARRIER, Président du Conseil National du Commerce ;
 M. Gaston BERGER, Directeur général de l'Enseignement Supérieur, Membre de l'Institut ;
 M. René BLONDELLE, Président de l'Assemblée des Chambres d'Agriculture ;
 M. Maurice BOULADOUX, Président de la Confédération Française des Travailleurs Chrétiens ;
 M. Joseph COUREAU, Président de la Fédération Nationale des Syndicats d'Exploitants agricoles ;
 M. Joseph HAMEL, Doyen de la Faculté de Droit de Paris, Membre de l'Institut ;
 M. Etienne HIRSCH, Président de la Communauté Européenne de l'Energie Atomique ;
 M. André MALTERRE, Président de la Confédération Générale des Cadres ;
 M. Jean MARCOU, Président de la Chambre de Commerce de Paris et de l'Assemblée des Présidents des Chambres de Commerce de France et de l'Union Française ;
 M. Pierre MASSÉ, Commissaire Général au Plan de Modernisation et d'Equipeement ;
 M. Maurice ROLLAND, Conseiller à la Cour de Cassation, Président de l'Association des Juristes Européens ;
 M. Jacques RUEFF, Membre de l'Institut ;
 M. Jean SARRAILH, Recteur de l'Université de Paris, Membre de l'Institut ;
 M. Georges VILLIERS, Président du Conseil National du Patronat Français.

BELGIQUE

- M. Léon BEKAERT, Président de la Fédération des Industries belges ;
 M. Emile BERNHEIM, Président de l'Association des Grandes Entreprises de Distribution ;
 M. le Baron BOEL, Président de la Ligue Européenne de Coopération Economique ;
 M. Louis CAMU, Président de l'Association belge des Banques ;
 M. Auguste COOL, Président de la Confédération des Syndicats Chrétiens ;
 M. Fernand DEHOUSSE, Président du Groupe de travail pour l'élection au Suffrage universel direct de l'Assemblée Parlementaire Européenne ;
 M. Maurice FRÈRE, Gouverneur honoraire de la Banque Nationale ;
 M. Henri JANNE, Pro-Recteur de l'Université Libre de Bruxelles ;
 M. Félix LEBLANC, Président du Conseil d'administration de l'Université libre de Bruxelles ;
 M. Louis MAJOR, Secrétaire général de la Fédération Générale du Travail de Belgique.
 M. Maurice MASOIN, Président du Groupement Professionnel de l'Industrie Nucléaire ;
 M. Georges MULLIE, Président du Boerenbond ;
 M. Raymond NOSSENT, Directeur général de « Fébeltex », Fédération de l'Industrie textile belge ;
 M. Georges THONE, Président de l'Association « Le Grand Liège » ;
 M. Pierre VAN DER REST, Président du Groupement des Hauts Fourneaux et Aciéries belges ;
 M. Paul VAN ZEELAND, Ministre d'Etat ;
 M. André VLÉRICK, Directeur du Séminaire pour l'étude et la recherche de la Productivité à l'Université de Gand.

COMITÉ DE RÉDACTION

FRANCE

- | | |
|----------------------|-------------------|
| Georges BREART | Michel LE GOC |
| Jean DENIAU | Patrice LEROY-JAY |
| Pierre DROUIN | Jacques MAYOUX |
| Edmond EPSTEIN | Jean MILLE |
| Pierre ESTEVA | Paul REUTER |
| Jean FRANÇOIS-PONCET | Jacques TESSIER |
| Renaud de la GENIERE | Jacques VIGNES |
| Jacques LASSIER | Armand WALLON. |

BELGIQUE

- | | |
|----------------------|----------------------|
| Roger ALLOO | Alexandre LAMFALUSSY |
| Mlle H. M. CLAESSENS | Raymond LARCIER |
| Maurice De BECKER | Raymond RIFFLET |
| Marcel De LEENER | Lucien SERMON |
| Jean DURIEUX | Jacques TREMPONT |
| Paul HATRY | Jean WALBROECK |
| Claude JOSZ | |

La revue paraît mensuellement

RÉDACTION, ABONNEMENTS ET PUBLICITÉS

REVUE DU MARCHÉ COMMUN

3, rue Soufflot, PARIS-5^e. Tél. ODEon 23-42

Abonnement annuel

France 46 NF Etranger 51 NF

C.C.P. Paris 7336-79

MYTHES DE L'EUROPE ET EUROPE DES MYTHES

par Georges VEDEL,
Professeur à la Faculté des Sciences Economiques
de l'Université de Paris

FAISANT à la veille de 1900 une enquête sur le socialisme, un journaliste constatait que tous ceux qu'il avait interrogés se disaient socialistes, aussi bien Guillaume II que les danseuses du Moulin-Rouge. La même aventure pourrait bien arriver au journaliste qui, présentement, ferait une enquête sur l'idée européenne : tout le monde est européen. Et dans les deux cas, cette apparente unanimité a la même signification : pour que tant de gens soient d'accord, il faut qu'ils ne parlent pas exactement de la même chose. La confusion des idées évite autant de discussions qu'elle en fait naître.

A vrai dire, l'Europe est, dans beaucoup d'esprits, portée par des mythes et devient elle-même un mythe. C'est ce que l'on voudrait montrer en raccourci, non pour verser le scepticisme ou le découragement, mais au contraire pour dégager les conditions qui commandent la réalisation de l'idée européenne.

♦♦

L'Europe fatale, voilà un premier mythe. Celui-ci part d'une constatation exacte : l'Europe n'est pas seulement une conception sentimentale ou idéologique ; elle s'enracine dans la réalité ; historiquement, culturellement, économiquement, elle est déjà présente. Bien plus, l'unité européenne est portée par un grand courant historique, qui tend à la constitution de grands ensembles à la mesure du monde nouveau.

Mais de cette constatation exacte on déduit un prétendu corollaire qui, lui, est faux, à savoir que l'unité européenne, et notamment l'unité politique, serait *fatale*.

Or, l'unité de l'Europe n'est nullement fatale. Tout ce qui est rationnellement ou éthiquement désirable ne trouve pas nécessairement place dans l'histoire. Celle-ci n'est d'ailleurs jamais porteuse

de courants à sens unique. Dans le monde contemporain la tendance à la constitution de grands espaces économique-politiques coexiste avec une tendance à la pulvérisation et à la balkanisation, comme ceci se voit en Afrique, en Asie et en Europe même.

Il est donc vain de compter sur une espèce de spontanéité historique pour faire l'Europe. L'achèvement de celle-ci sera l'œuvre d'hommes qui l'auront voulue et qui auront travaillé pour elle.

♦♦

Deuxième mythe : celui de *l'Europe économique* engendrant l'Europe politique par un mouvement nécessaire. Ici encore l'on part d'une constatation vraie pour en déduire un faux corollaire. Il est exact que, dans la construction européenne, un rôle de premier plan revient à la constitution d'une économie unifiée telle que celle qui doit résulter du Marché commun. L'unité économique fournit une infra-structure indispensable de l'unité politique et l'intégration économique a, sur les autres formes d'intégration, l'avantage d'être très difficilement réversible. On déchire plus facilement un traité politique qu'on ne morcelle un marché ou qu'on ne désintègre un circuit de production.

Mais, ce point acquis, un développement de l'Europe sur un plan exclusivement économique ne débouche pas « tout seul » sur l'Europe politique, et ceci pour de multiples raisons.

Tout d'abord, parce que l'unification économique est génératrice de tensions et de difficultés qui ne peuvent être dépassées que par une volonté politique. Les régions et les secteurs qui doivent faire des efforts d'adaptation et parfois des sacrifices en vue de la réalisation du Marché commun ne peuvent les consentir pour des motifs purement économiques qui, pour eux, sont négatifs. La motivation politique n'est pas de trop.

En second lieu, si l'intégration européenne a été un franc succès au niveau des directions d'entreprises industrielles, elle ne marche pas ailleurs du même pas. On sait que la réalisation des clauses agricoles du Traité de Rome est difficile. Du côté syndical, le particularisme national des travailleurs s'est montré plus résistant que celui des chefs d'entreprise. Si ces inégalités dans la croissance européenne devaient persister, on risquerait que l'Europe visible ne soit que celle des « capitalistes » et suscite la défiance ouvrière et paysanne.

Enfin, si l'intégration économique n'est pas guidée par une vision politique, elle tendra à accentuer des déséquilibres qui lui seraient, à long terme, fatals. La spontanéité économique produit le sur-développement des pays déjà développés et le sous-développement des pays attardés. Même réduite aux Six, l'Europe juxtapose des régions développées et des régions attardées. Seules une conception et une direction politiques peuvent permettre un « aménagement du territoire européen » et une expansion géographiquement et socialement équilibrée. Seules une telle conception et une telle direction pourraient éviter qu'une crise de conjoncture soit traitée par des emplâtres nationaux qui, comme dans les années 30, détruiraient tout à la fois l'économie européenne et les structures politiques.

Pour toutes ces raisons, il faut admettre que, non seulement le Marché commun ne suffit pas à l'unité européenne, mais encore qu'abandonné à lui-même il risque de se heurter à des limites et d'être envahi par des facteurs de régression.

**

Un troisième mythe n'est pas moins dangereux : celui de l'*Europe des gouvernants*, habilement nommée l'« Europe des patries ». Les gouvernants, c'est-à-dire la « classe politique », sont peu portés à souffrir la diminution de leurs pouvoirs. Aussi, obligés de compter avec l'idée européenne, tendent-ils à remplacer la construction d'une véritable Europe politique par l'édification d'un savant appareil inter-gouvernemental au sein duquel ils négocieraient des transactions entre leurs « souverainetés », c'est-à-dire en clair qu'il se mettraient d'accord pour constater leurs désaccords. Dans

les milieux parlementaires mêmes, pourtant plus favorables à l'Europe politique, beaucoup ne voient un Parlement européen que comme l'émanation des législatures nationales.

De telles solutions, même si elles peuvent constituer un progrès relatif, ne débouchent pas réellement sur une Europe politique et peuvent même rapidement miner les chances de celle-ci.

L'acte de naissance de l'Europe politique ne sera scellé que le jour où auront lieu des élections européennes au suffrage universel direct. Tout le reste pourra être mis en place à loisir : l'extension des pouvoirs de l'Assemblée européenne, la constitution d'un exécutif. Il y a place d'ailleurs dans ces organismes pour des délégations des Parlements et des gouvernements nationaux. Mais il faut commencer par le sacre électoral, parce que c'est lui qui signifiera qu'il existe un peuple européen et une légitimité européenne.

**

Il faut enfin exorciser un dernier mythe : celui d'une *Europe négative*, qui ne serait qu'une entreprise anti-soviétique. Il ne s'agit pas évidemment de préconiser l'acceptation par l'Europe de la domination soviétique, encore moins de gêner le renforcement d'une défense commune. Ce que l'on veut dire, c'est que l'Europe ne peut se définir, ni uniquement ni principalement, comme la négation du communisme.

Dans la fascination que le communisme exerce sur nombre de milieux ou de pays, l'affirmation selon laquelle il serait en mesure de construire des sociétés plus justes et plus prospères joue un rôle essentiel. Et aussi la vision grandiose que le communisme propose de l'avenir de l'humanité, appuyé par de grandes prouesses scientifiques et techniques. Récemment, on pouvait lire les propos d'un éditorialiste français, généralement mieux inspiré, qui dénonçait dans l'admiration envers les exploits astronautiques des Russes une adoration de la force brutale. Quelle erreur ! C'est seulement que Christophe Colomb et Lapérouse ont changé de noms. Le problème pour nous est que, sous ces nouveaux noms, se lèvent des hommes de la vieille Europe.

Mais il y a plus, en effet, que ces tours de force. L'Europe n'a de chances que si, positivement, elle

propose à ses propres citoyens et au monde entier — et de façon plus efficace et plus croyable que le camp communiste — une société d'un type supérieur, si elle conçoit, elle aussi, un « grand dessein ». Elle y puiserait d'ailleurs l'élan sans lequel aucun ensemble politique ne peut vivre.

Or, l'Europe possède les moyens intellectuels,

économiques, techniques et moraux de concevoir ce « grand dessein » tant en ce qui regarde son propre développement que celui du Tiers Monde. Dans cet idéal elle enracinerait cette conscience européenne sans laquelle elle ne serait qu'une mécanique, vite enrayée par les grains de sable, lentement rongée par le temps.

LE MARCHÉ COMMUN ET L'ACTUALITÉ

LA VIE DU MARCHÉ COMMUN ET DES AUTRES INSTITUTIONS EUROPÉENNES

Sous ce titre, nous publions chaque mois une analyse courte mais complète de l'activité de la C.E.E. et des autres institutions européennes. Elle permet au lecteur pressé d'être rapidement informé et constitue un éphéméride auquel il peut être commode de se reporter.

I. — LA COMMUNAUTÉ ÉCONOMIQUE EUROPÉENNE.

Nominations

France :

M. J.-M. SOUTOU vient d'être nommé Directeur du Département « Europe » au Ministère des Affaires Étrangères.

Assemblée Parlementaire Européenne :

Démission de M. Christian de la MALENE (F.), qui vient d'être nommé Secrétaire d'Etat à l'Information.

Nomination de M. Hans NORD (P.B.) au poste de Secrétaire Général.

Réunions

Conseil des Ministres (25, 26, 27 septembre, à Bruxelles).

— La réunion de rentrée avait un ordre du jour particulièrement chargé :

- Association des pays africains : débats relatifs à la nouvelle formule d'association (Cf infra P.O.M.).

- Association de la Grèce : l'accord, qui est définitivement conclu, doit être ratifié par les parlements nationaux des Six pays.

- Association de la Turquie : examen des différentes modalités d'une éventuelle association ; les Etats membres seraient partisans de la signature d'un accord et d'aide financière.

- Adhésion de la Grande-Bretagne : les Six ont donné leur accord de principe à l'ouverture des négociations (Cf. infra « C.E.E. et les pays tiers »).

Travaux

1. Tarifs :

Tarifs contingentaires, liste G.

Après avoir étudié les possibilités d'approvisionnement dans la Communauté et les besoins réels des industries transformatrices, la Commission a fixé définitivement, pour l'année 1961, les contingents tarifaires pour les produits de la liste C.

Ces contingents sont tous à droit nul (sauf exception du contingent d'aluminium brut accordé à l'Allemagne et qui est affecté d'un droit de 5 %). Pour les matières premières intéressant la Construction Electrique :

— La France n'a pas demandé de contingents.

— L'Allemagne a obtenu les contingents suivants :

| | Contingent porté de |
|--------------------------|---------------------------|
| Aluminium brut | 110.000 à 120.000 T (5 %) |
| Déchets d'aluminium brut | 10.000 à 24.000 T |
| Plomb brut | 50.000 à 54.000 T |
| Zinc brut | 70.000 à 74.000 T |

— Les Pays-Bas ont obtenu les contingents suivants :

| | Contingent porté de |
|--------------------------|---------------------|
| Plomb brut | 27.000 à 31.000 T |
| Zinc brut | 6.200 à 7.700 T |
| Déchets d'aluminium | 200 à 600 T |
| — U.E.B.L. | |

Plomb brut : contingent confirmé à 10.000 T pour la Belgique,
Déchets d'aluminium : contingent porté de 200 à 540 T.

Tarif Extérieur Commun.

Le Benelux, non producteur d'aluminium, avait été autorisé pour l'année 1961, à ne pas effectuer totalement le premier rapprochement du tarif national (égal à 0 %) vers le Tarif Extérieur Commun (10 %) et appliquait un tarif de 1,5 % sur les importations d'aluminium brut en provenance des pays tiers. Il vient de demander à la Commission l'autorisation de maintenir ce tarif de 1,5 % pour l'année 1962.

Baisse conjoncturelle des droits de douane français (J.O. du 13.9.1961).

Un décret publié au Journal Officiel porte à 10 %, à partir du 15 septembre, le taux de la baisse conjoncturelle des droits de douane à l'importation des produits industriels qui avait été fixé à 5 % au 1^{er} avril dernier.

Pour certains articles auxquels le taux de 10 % avait été appliqué, dès le 1^{er} avril dernier, les droits de douane ne sont pas modifiés (1).

Cette mesure, qui a pour objet « d'habituer de façon progressive l'économie française à la concurrence des produits étrangers », est prise par anticipation sur la baisse de 10 % que les Six pays du Marché Commun se consentiront mutuellement le 1^{er} janvier prochain. La France n'aura donc aucune réduction à effectuer à cette date, sauf si une nouvelle accélération du désarmement douanier porte la réduction douanière prévue de 10 % à 20 %.

A l'égard des pays tiers, cette réduction ne jouera que dans la mesure où les taux français en vigueur sont supérieurs au Tarif Extérieur Commun.

Questions sociales

Libre circulation des travailleurs.

Le premier règlement est entré en vigueur le 1^{er} septembre. La première étape de réalisation progressive de la libre circulation des travailleurs sera d'une durée de deux ans (septembre 1963) et comportera les mesures suivantes :

— L'embauchage des ressortissants des autres Etats membres est subordonné à la situation du marché national de l'emploi dont la priorité est maintenue ; pour les professions déficitaires, il est prévu que les permis de travail seraient octroyés automatiquement.

— Les travailleurs faisant l'objet d'offres nominatives reçoivent automatiquement l'autorisation d'occuper l'emploi vacant.

— Les limitations, en nombre et en pourcentage, par entreprise, par branche, par région ou sur le plan national, ne sont plus applicables aux ressortissants des pays du Marché Commun.

— Le même traitement et la même protection seront garantis pour toutes les conditions de travail et en particulier pour la recherche de l'emploi.

(1) Les matériels relevant de la Construction Electrique, qui ne subissent pas la nouvelle réduction douanière sont les suivants : lampes, piles, accumulateurs au plomb, bobines à réaction d'un poids unitaire égal, inférieur ou supérieur à 500 grs, transformateurs, autres que de mesure, d'un poids égal, inférieur ou supérieur à 500 grs, machines génératrices jusqu'à 10 kgs, couvertures chauffantes, lames de rasoirs électriques.

Egalité des salaires masculins et féminins.

1. — Réunion d'information entre organisations syndicales (travailleurs et employeurs) et experts :

L'état d'application de l'article 119 a fait l'objet d'une réunion d'information (18 septembre à Bruxelles) entre les experts, chargés par la Commission de l'étude de ce problème, et les représentants des organisations syndicales d'employeurs et de travailleurs.

Les exposés présentés par ces derniers ont montré que si la situation était satisfaisante en France, le problème n'est nullement résolu dans les autres Etats membres, notamment en Allemagne où un nouveau système de classification des travailleurs suscite le mécontentement des syndicats ouvriers, et en Belgique où le Gouvernement pourrait être amené à intervenir, par décret royal, pour faire appliquer, dans certaines branches, le principe de l'égalité des salaires masculins et féminins.

2. — Rapport de la Fondation du Travail néerlandaise (comportant des représentants des employeurs et des travailleurs) :

Ce rapport reflète des divergences d'opinions profondes entre employeurs et employés. Les employeurs estiment irréalisable actuellement l'égalité des salaires et proposent l'introduction d'une prime spéciale portant, en 1961, les salaires féminins à 80 % des salaires masculins (taux actuel 75 %) et à 85 % l'année suivante ; les travailleurs rejettent ce système et suggèrent une augmentation systématique jusqu'en 1962, date à laquelle le Gouvernement étudierait les mesures nécessaires à un nouveau rapprochement des deux catégories de salaires.

Politique commune de formation professionnelle.

La Commission a approuvé, le 6 septembre, les grandes lignes du projet « de principes généraux » pour la mise en œuvre d'une politique commune de formation professionnelle qu'elle devra transmettre au Conseil.

Collaboration dans le domaine social.

A la suite de la réunion organisée en mai dernier par la Commission avec les partenaires sociaux et de l'accord intervenu sur l'ordre de priorité des études à entreprendre dans le cadre de l'article 118, une première étude vient d'être organisée qui portera sur les régimes des conventions collectives dans les Six pays de la Communauté (rapporteur M. le Professeur Dehove, France).

Règles de concurrence

Aides de l'Etat : « Loi unique » en Belgique (loi d'expansion économique, de progrès social et de redressement financier).

Conformément au § 3 de l'article 93 du Traité de Rome, le Gouvernement belge avait transmis en décembre dernier, à la Commission le projet de loi-cadre qu'il désirait promulguer. La Commission, qui vient de formuler ses observations et se prononce pour la compatibilité de cette loi avec le Traité de Rome, se réserve d'en apprécier, après examen, les cas concrets d'application.

Taxes protectionnistes en Italie :

La Commission Européenne vient d'obtenir de l'Italie la suppression de mesures d'aide qui contenaient des discri-

minations à l'encontre des produits venant d'autres pays du Marché Commun (il s'agissait de subvention au matériel agricole et de taxe à la circulation sur les automobiles neuves).

— **Ententes :**

— Reprise le 19 septembre des échanges de vues entre Hauts Fonctionnaires sur le projet de premier règlement relatif aux ententes et monopoles.

La Commission a déjà annoncé son intention de modifier son projet initial en tenant compte des discussions d'experts précitées, ainsi que des avis du Comité Economique et Social (déjà rendu) et de l'Assemblée Parlementaire Européenne (qui sera rendu en octobre). La notification obligatoire des ententes ne figure pas dans le projet actuel.

Questions financières

Droit pour tous les ressortissants de la Communauté de participer au capital des Sociétés des autres Etats membres.

La Commission se préoccupe de l'application de l'article 221 du Traité de Rome qui stipule que « dans un délai de 3 ans à compter de l'entrée en vigueur du Traité, les Etats membres accordent le « traitement national », en ce qui concerne la participation financière des ressortissants des Etats membres au capital des Sociétés ».

Les travaux préparatoires de la Commission ont consisté dans l'inventaire des dispositifs en vigueur dans la Communauté et qui seraient contraires à l'article 221. Il semble que les législations des Pays-Bas et du Luxembourg soient les moins restrictives à cet égard.

Des réunions d'experts sont attendues avant la fin de l'année.

Belgique : Baisse du taux d'escompte de 5 à 4,75 % (24 août).

P.O.M.

Le Conseil a fixé le calendrier de ses futurs travaux sur le renouvellement de l'association.

La conférence ministérielle euro-africaine aura lieu le 6 décembre, celle-ci sera précédée d'une réunion préparatoire entre les Représentants Permanents des Six et ambassadeurs africains et malgaches le 6 novembre à Bruxelles. Les Six devront arrêter une position commune lors de la session du Conseil d'octobre.

— **Colloque de Bari (6 et 7 octobre) :** Ce colloque qui réunira des experts des Six, à très haut niveau, a pour objet d'étudier les problèmes qui se posent actuellement à la C.E.E. dans ses relations avec les pays en voie de développement. Les recommandations qui auront été approuvées au cours de colloque seront transmises au Conseil des Ministres des Six.

Association de la Grèce

— La Commission ad hoc de l'Assemblée Parlementaire Européenne a approuvé, le 8 septembre, l'accord conclu fin juillet à Athènes, en vue de l'association de la Grèce au Marché Commun. Certaines réserves, notamment sur le plan de la procédure, et certaines remarques, dans le domaine financier, ont été formulées. Cet accord entrera en vigueur après ratification par les Parlements nationaux des Six pays.

La vie économique dans la C.E.E.

1. — Le bulletin général des statistiques des Communauté donne les indications suivantes sur l'accroissement et l'utilisation du **produit national** des Etats membres de 1958 à 1960 :

— A prix constants, les taux d'augmentation sont de :

| | |
|-----|--------------|
| 4,2 | en Belgique |
| 6,2 | en France |
| 6,9 | en Italie |
| 8 | en Allemagne |
| 8,2 | aux Pays-Bas |

soit 5,5 % pour la C.E.E. toute entière (contre 3 % pour l'A.E.L.E. et seulement 2,6 % en Grande-Bretagne).

— Les échanges (y compris services et autres facteurs) avec l'extérieur s'établissent ainsi, par rapport au produit national brut :

| | | |
|-----------|---------------------|---------------------------|
| Allemagne | exportations 26 % | du produit national brut- |
| | importations 22,9 | |
| France | exportations 16 % | du produit national brut- |
| | importations 14,9 | |
| Italie | exportations 17,3 % | du produit national brut- |
| | importations 16,9 | |
| Pays-Bas | exportations 53,7 % | du produit national brut- |
| | importations 51 | |
| Belgique | exportations 36,5 % | du produit national brut- |
| | importations 35,2. | |

2. — En ce qui concerne le premier semestre 1961, les données globales du **commerce de la C.E.E.** sont toutes en hausse, à l'exception des exportations vers les P.O.M. :

— Echanges inter-C.E.E. : hausse de 16 % par rapport au 1^{er} semestre 1960 (70 % par rapport au 1^{er} semestre 1958).

— Importations en provenance des pays tiers : hausse de 6 %
(les principaux bénéficiaires sont les Etats-Unis, l'Europe Orientale, la Grande-Bretagne, accroissement des importations de biens d'équipement : hausse 32 %).

— Importations en provenance des P.O.M. : hausse de 10 %.

— Exportations vers les pays tiers : hausse de 4 % (surtout vers l'Europe Orientale et l'A.E.L.E. : 10 %).

— Exportations vers les P.O.M. : baisse de 10 % (régression des exportations françaises vers l'Algérie et belges vers le Congo).

LA C.E.E. ET LES PAYS TIERS

A.E.L.E.

— GRANDE-BRETAGNE.

Planification de l'économie.

Les milieux industriels britanniques, la Confédération des

employeurs et l'Association des Chambres de Commerce seraient partisans de la création d'une sorte de « Commissariat au Plan » en Grande-Bretagne.

Cet organisme comporterait deux échelons : un « office », composé d'experts économiques, serait chargé d'examiner

les besoins et les possibilités des industries en matière de production, d'exportation, d'emploi, d'investissements, etc... Les rapports sur les besoins à long terme ainsi préparés seraient soumis à un « Conseil Economique National » qui, constituant le second échelon, comprendrait des représentants des organisations d'employeurs, des syndicats et des industries nationalisées.

Investissements à l'étranger.

Les restrictions aux investissements hors de la zone sterling semblent devoir être appliquées très strictement par le Gouvernement britannique. Celui-ci estime, notamment que les investissements dans le Marché Commun seront beaucoup moins nécessaires après l'adhésion de la Grande-Bretagne à la C.E.E. ; ce point de vue n'est pas partagé par les milieux industriels qui déclarent que de tels investissements resteront souhaitables pour des raisons de disponibilité de main-d'œuvre, de différence de coûts de production, etc...

Investissements dans la zone sterling.

Les Ministres des Finances du Commonwealth, réunis à Accra, se sont inquiétés des directives du Trésor britannique, donnant instruction aux sociétés anglaises implantées dans les pays d'outre-mer de rapatrier plus rapidement une grande part de leurs profits. L'Australie, qui a pris la tête du groupe des nations du Commonwealth s'opposant à de telles mesures, y voit un effet du rapprochement de la Grande-Bretagne avec les Six.

Les Six et les Sept

Demandes d'adhésion au Marché Commun.

. Au début d'août, trois pays de l'A.E.L.E., la Grande-Bretagne, le Danemark et l'Irlande, ont posé leur candidature officielle à l'entrée dans le Marché Commun, en vertu de l'article 237.

. D'ores et déjà le Gouvernement britannique a désigné les membres de sa délégation. Il a confié à Lord Heath, Lord du Sceau Privé, Ministre adjoint des Affaires Etrangères, la responsabilité des négociations avec le Marché Commun.

Sir Pierson Dixon, Ambassadeur à Paris, est nommé chef permanent de la délégation britannique. Le choix de l'Ambassadeur de Grande-Bretagne à Paris pourrait indiquer, comme la fait remarquer le Times, que le Royaume-Uni « reconnaît que le point de vue français mérite une attention particulière ».

. M. Ehrhard, actuel Président du Conseil, a donné à ces démarches une première réponse intérimaire (le Conseil ne devant se saisir officiellement des demandes d'adhésion que lors de la session du 25 septembre).

Les demandes et les réponses du Président du Conseil ont été portées à la connaissance du Gouvernement grec (avec lequel un accord d'association vient d'être signé) et des Gouvernements africains et malgache associés à la Communauté.

Réactions du Commonwealth.

. Les Ministres des Finances du Commonwealth, réunis à Accra les 12 et 13 septembre, ont manifesté une vive hostilité à la démarche britannique. Les pays africains ne

veulent pas être assimilés à des « territoires d'outre-mer ». L'Australie, la Nouvelle-Zélande et surtout le Canada ont exprimé leur inquiétude pour l'avenir de leurs exportations et estimé que le rapprochement de la Grande-Bretagne vers le Marché Commun équivaldrait à une rupture des liens « de tradition, de confiance réciproque et de commerce » qui les unissaient au Royaume-Uni.

. Au cours de la conférence parlementaire du Commonwealth, qui s'est ouverte à Londres le 26 septembre, les délégués ont pu entendre, avec plaisir, la déclaration de M. Duncan Sandys, Ministre des Relations avec le Commonwealth, affirmant que si la Grande-Bretagne devait choisir entre l'Europe et le Commonwealth, elle préférerait « sans discussion » ce dernier. M. Sandys s'est, cependant, déclaré convaincu que les Six ne placeraient par la Grande-Bretagne devant « un choix difficile ».

REACTIONS DES PAYS MEMBRES DE L'A.E.L.E.

Norvège :

Après les élections qui ont eu lieu le 13 septembre, on pense que la Norvège suivra l'exemple de la Grande-Bretagne et du Danemark, puisque les deux grands partis, socialiste et conservateur, sont pratiquement d'accord pour demander l'adhésion au Marché Commun.

PAYS NEUTRES (Suède - Suisse - Autriche) :

. Les pays neutres discutent en commun les problèmes relatifs à l'A.E.L.E. et à la C.E.E.

. La décision officielle du Gouvernement Suédois qui considère qu'une adhésion au Marché Commun, sur la base du Traité de Rome dans sa forme actuelle, n'est pas compatible avec sa politique de neutralité, a été très vivement critiquée par M. Iveroth, Président de la Fédération des Industries Suédoises.

. L'Autriche, après avoir reçu du Gouvernement soviétique une demande « d'éclaircissements » sur sa décision d'entamer des négociations avec la C.E.E., reste partagée entre son désir de sauvegarder sa neutralité et son souci de développer son commerce avec les Six. (Le Ministre du Commerce est partisan d'une association économique mais non politique avec les Six).

Portugal :

Le Gouvernement étudie les possibilités d'adhésion à la C.E.E. tout en précisant que ses territoires d'outre-mer, étant « des provinces parfaitement intégrées dans le domaine de la Nation », devraient participer aux démarches éventuelles.

Certains pays d'outre-mer, associés au Marché Commun, seraient d'ailleurs opposés à l'adhésion ou même à l'association du Portugal à la C.E.E.

Danemark :

Le Ministre des Affaires Etrangères, M. Krag, vient de présenter aux industriels de son pays, un rapport sur les difficultés que le Danemark aura à surmonter s'il devient membre du Marché Commun. Selon ce rapport, 20 % des industriels et notamment l'électrotechnique, seraient touchés par la concurrence des pays industriels de la C.E.E.

Les matières premières, en provenance de pays tiers, auraient à supporter une hausse importante des tarifs douaniers et entraîneraient une diminution de la compétitivité des industries nationales.

Ce rapport conclut à la nécessité de mesures de sauvegarde particulières pour le Danemark (libération douanière interne — dans la Communauté agrandie — inférieure à 50 %, débouchés agricoles assurés, possibilité de signer des accords bilatéraux avec la Grande-Bretagne et l'Allemagne).

TRAVAUX DE LA COMMUNAUTE EUROPEENNE

Représentants permanents.

Les Représentants permanents des Six auprès de la Communauté ont tenu plusieurs réunions (23 août, 4 et 14 septembre) pour examiner les problèmes posés par les demandes d'adhésion au Marché Commun et mettre au point le rapport qui a été présenté à la session du Conseil des Ministres de septembre.

Sur le plan des principes.

— On sait que les demandes d'adhésion ont été formulées en vertu de l'article 237 du Traité de Rome (1). L'interprétation de cet article a donné lieu à certaines difficultés et la portée des « adaptations », en cas d'adhésion de nouveaux membres, a déjà fait l'objet de polémiques et de mises au point de la part de la Commission, et du Conseil. Lors de la signature de l'accord d'association avec la Grèce, le Conseil a ainsi souligné que « les principes fondamentaux du Traité de Rome, loin d'être le reflet des intérêts particuliers d'autres pays désireux de se rapprocher de la Communauté, constituent un ensemble de dispositions de base susceptibles de résoudre le problème général de la coopération économique en Europe ».

On peut rapprocher de ce communiqué, la déclaration faite par M. Couve de Murville au journal danois « Politiken » : « ...Comme le montre le Traité de Rome, une négociation portant sur l'adhésion d'un Etat européen ne doit entraîner que des adaptations du Traité, cela signifie que les droits et obligations de l'Etat qui demande à adhérer, doivent être, à peu de chose près, les droits et obligations que les Etats fondateurs ont acquis ou contractés lors de la mise en vigueur du Traité ».

— L'unanimité des Six au sujet de l'intangibilité du Traité et de la nécessité pour les nouveaux membres d'en accepter tous les principes (avec les délais d'exécution nécessaires) paraît acquise et devrait constituer l'élément de base de la position de la C.E.E. avant l'ouverture des négociations.

Sur le plan de la procédure.

Les Représentants permanents avaient un certain nombre de problèmes délicats à aborder :

— Consultation de la Commission Européenne : à l'ouverture des négociations ou tout au long de celles-ci sur les conditions d'adhésion.

— Niveau des négociations : plusieurs thèses contradictoires s'affrontaient — négociations bilatérales entre la Grande-Bretagne et le bloc des Six, ou négociations intergouvernementales à Sept. Au caractère des négociations se trouvaient liés les problèmes du lieu de rencontre (Bruxelles ou Paris qui avait la préférence de la France) ; de la Prési-

dence (tournante comme est celle du Conseil des Ministres des Six ou Permanente) de la nomination éventuelle d'un porte-parole des Six.

Les Représentants permanents ont présenté leur rapport au Conseil des Ministres des Six qui en a délibéré durant sa session de rentrée, les 25, 26 et 27 septembre.

. Le Conseil des Ministres des Six.

. Les Six ont officiellement décidé d'inviter la Grande-Bretagne à participer à des conversations préliminaires, les 10 et 11 octobre à Paris, les négociations elles-mêmes devant se dérouler à Bruxelles à partir du 15 novembre.

. Avant l'ouverture de ces négociations, des précisions seront demandées à la Grande-Bretagne sur les solutions qu'elle envisagerait pour la sauvegarde des intérêts du Commonwealth, de l'agriculture britannique, et des autres membres de l'A.E.L.E.

. La Commission jouera le rôle de conseiller et assistera aux négociations avec droit de parole.

. Si les conversations préliminaires d'octobre seront présidées par M. Ehrard (actuel Président du Conseil des Ministres des Six) rien n'a été décidé pour la présidence des négociations, ce point devant être discuté avec les Britanniques.

. M. Muller Armack a confirmé que le Conseil estime que la réalisation du Traité devra se poursuivre normalement pendant les négociations.

. Il ressort des délibérations du Conseil qu'une demande d'adhésion à la C.E.E. implique l'acceptation — sans réserve — des règles et objectifs du Traité et d'autre part l'adhésion aux deux autres Communautés existantes (C.E.C.A. - EURATOM).

. La Grande-Bretagne est d'accord avec la procédure de négociation suggérée par les Six.

NEGOCIATIONS DU G.A.T.T.

. Le Comité spécial, chargé d'assister la Commission Européenne dans les négociations tarifaires en cours, a considéré, lors de sa réunion du 4 septembre, que les contreparties offertes par les pays tiers à la proposition de la C.E.E. d'une réduction linéaire de 20 % du Tarif Extérieur Commun sur les produits industriels, n'étaient pas suffisantes.

Les Six Gouvernements ont l'intention d'inviter les pays tiers, notamment les Etats-Unis, à formuler de nouvelles propositions qui pourraient être examinées par le Conseil des Ministres des Six à la fin d'octobre.

. On sait que lors de la décision d'accélération du 12 mai 1960, les Six ont convenu qu'en cas de désaccord sur la valeur des concessions obtenues des pays tiers, la moitié seulement (soit 10 %) de la réduction communautaire proposée pourrait être confirmée. Ceci pourrait entraîner le relèvement d'un certain nombre de droits applicables aux pays tiers, puisque le premier rapprochement des tarifs nationaux vers le Tarif Extérieur Commun, effectué le 1^{er} janvier 1961 (2) a été calculé sur un Tarif Extérieur Commun diminué de 20 %.

RELATIONS AVEC LES PAYS A BAS SALAIRES (Conférence des textiles de coton à Genève).

L'accord signé, dans le cadre du G.A.T.T., le 26 juillet

(2) En vertu de l'accélération décidée le 12 mai 1960.

(1) « Art. 237 : Tout Etat européen peut demander à devenir membre de la Communauté. Il adresse sa demande au Conseil, lequel après avoir pris l'avis de la Commission, se prononce à l'unanimité. »

Les conditions de l'admission et les adaptations du présent Traité que celle-ci entraîne font l'objet d'un accord entre les Etats-membres et l'Etat demandeur. Cet accord est soumis à la ratification par tous les Etats contractants, en conformité de leurs règles constitutionnelles respectives ».

dernier entre les 17 pays intéressés au commerce de textiles de coton, entrera en vigueur le 1^{er} octobre :

. Les pays du Marché Commun se sont déclarés prêts à augmenter les quotas d'importation de 60 %, mais étant donné la modicité de la base de calcul, les pays exportateurs (dits à bas salaires) considèrent la mesure comme dérisoire.

. La Grande-Bretagne a augmenté les quotas d'importation en provenance de Hong-Kong, du Pakistan et de l'Inde, et autorisé des quotas supplémentaires dans les cas d'augmentation des importations britanniques en provenance d'autres pays.

Les Etats-Unis n'ont augmenté que de 7 % leurs importations en provenance du Japon, alors que les industries de ce pays espéraient une augmentation de 30 %.

FONDS MONÉTAIRE INTERNATIONAL (Vienne, 18/21 septembre).

Lors de la dernière réunion à Vienne du F.M.I. qui comprenait 72 Ministres des Finances et Gouverneurs de Banques Centrales, un accord est intervenu prévoyant que le Directeur du Fonds, M. Per Jacobsson, était habilité à ouvrir des négociations avec les principaux pays membres, afin que ceux-ci accordent au Fonds des ouvertures de crédits destinés à être utilisés pour aider des monnaies en difficulté.

Le montant total de ces crédits pourrait atteindre 6 milliards de dollars. M. Baumgartner a exposé les conditions que la France entendait appliquer à un droit de tirage supplémentaire, à savoir : que chaque pays prêteur puisse demeurer juge de l'emploi de sa propre monnaie, que l'aide du F.M.I. soit complétée par des mesures de redressement monétaire internes, que le remboursement du prêt puisse être obtenu rapidement en cas de nécessité.

O.C.D.E.

L'Organisation de Coopération et de Développement Economique a tenu le samedi 30 septembre à Paris sa séance inaugurale. La convention avait été signée en décembre 1960 à Paris et ratifiée depuis par tous les pays membres,

y compris les Etats-Unis et le Canada, sauf la Belgique, les Pays-Bas et le Luxembourg, dont les retards sont dus à des raisons constitutionnelles.

INVESTISSEMENTS PRIVES AMERICAINS DANS LE MARCHÉ COMMUN

Une récente brochure d'information intitulée « The New European Market » publiée par la Chase Manhattan Bank recense les opérations effectuées par les firmes américaines en 1958-1961 et montre que la France a bénéficié d'un plus grand nombre d'opérations que tout autre pays.

— Sur un total d'opérations pour la C.E.E. de 608, le classement est le suivant :

| | |
|------------|-----|
| France | 145 |
| Italie | 135 |
| Allemagne | 126 |
| Belgique | 110 |
| Pays-Bas | 85 |
| Luxembourg | 7 |

Les 145 opérations françaises se répartissent entre les branches suivantes :

| | |
|---|----|
| Machines non électriques | 33 |
| Matériels de transports | 15 |
| Métaux courants et articles métalliques | 12 |

| | |
|---------------------------------------|----|
| Machines électriques et électroniques | 11 |
| Chimie | 8 |

| | |
|-------------------|---|
| Articles ménagers | 6 |
|-------------------|---|

— Pour les pays de l'A.E.L.E., le classement est le suivant :

| | |
|-------------|-----|
| Royaume-Uni | 120 |
| Suisse | 76 |
| Autres | 23 |

219

— Si l'on considère le montant total en valeur de tous les investissements directs américains dans ces pays, la Grande-Bretagne occupe de loin le premier rang, suivie par l'Allemagne et par la France. Mais il existe une tendance très nette vers une augmentation des investissements américains en France.

LE POUVOIR DE CONSULTATION DE L'ASSEMBLÉE PARLEMENTAIRE EUROPÉENNE

par Raymond LEGRAND-LANE et Elena BUBBA

Les institutions européennes se rodent avec le temps. Le pouvoir de consultation de l'Assemblée Parlementaire est, en fait, plus substantiel qu'il n'apparaît au premier abord. Toutefois, l'expérience est encore trop courte pour permettre une pleine appréciation de ce pouvoir.

LA première Communauté européenne, la C.E.C.A., fut créée autour de l'idée d'une Haute Autorité indépendante des gouvernements nationaux et à laquelle seraient confiés des pouvoirs de décision. Pour assurer un contrôle démocratique de l'activité de cet organe et réaliser un équilibre institutionnel qui rappelât quelque peu celui traditionnellement établi dans les Etats membres, on décidait de créer également une assemblée parlementaire : l'Assemblée Commune, composée exclusivement de membres des parlements nationaux.

Ce schéma institutionnel de la C.E.C.A., opposant un organe exécutif et une assemblée parlementaire, fut repris par les rédacteurs des Traités de Rome auxquels les difficultés de définition des règles économiques d'un marché commun général laissaient sans doute peu de temps pour donner aux nouvelles Communautés un aspect structurel entièrement renouvelé, compte tenu d'un climat politique différent. En 1957 les gouvernements n'étaient pas disposés à faire d'une Commission indépendante l'organe principal de décision pour des tâches d'ailleurs considérablement plus larges que celles qu'ils avaient confiées, en 1951, à la Haute Autorité. Les décisions furent généralement réservées aux Conseils des Ministres.

Par rapport à celui qu'elle exerce sur la Haute Autorité, le contrôle exercé par l'Assemblée Parlementaire sur les Commissions a perdu, dans ce changement, une partie de son importance. Pour rendre à l'Assemblée une place suffisante dans le jeu institutionnel des nouvelles Communautés, les Traités de Rome ont prévu, pour les Conseils, l'obligation de *consulter* l'Assemblée avant de prendre un certain nombre de décisions.

Distinguant les pouvoirs principaux de l'Assemblée, par rapport aux autres institutions, on observe un pouvoir de contrôle sur la Commission de la C.E.E. et la Commission de l'Euratom (comportant éventuellement usage de la motion de censure) et un *pouvoir de consultation* vis-à-vis des Conseils des Ministres (1).

Cette façon fragmentaire de considérer les pouvoirs de l'Assemblée ne donne pas une vision exacte de leur exercice. En réalité les deux ordres de pouvoir s'exercent très souvent sur les mêmes matières que l'Assemblée étudie au titre de son pouvoir de contrôle, en tant que propositions des Commissions, et au titre de son pouvoir de consultation, avant la décision des Conseils. La plupart des décisions prises sur la base des Traités communautaires se forment par un processus qui demande l'intervention successive de plusieurs organes. Elles constituent ce que les juristes appellent un acte complexe. C'est ce qu'il ne faut pas perdre de vue en traitant des consultations données par l'Assemblée. La délibération dans laquelle prend forme la consultation ne peut pas être pleinement appréciée sans tenir compte du processus dont elle constitue un moment.

Le « pouvoir de consultation » de l'Assemblée apparaît en effet à l'analyse plus substantiel qu'on ne l'imagine, dans une première récapitulation des différents pouvoirs dont jouissent les Institutions

(1) A noter que si les Traités de Rome mentionnent en de nombreux articles l'obligation de « *consulter* » l'Assemblée, ils ne comportent pas formellement l'expression « *pouvoir de consultation* », d'ailleurs quelque peu antinomique en elle-même quoique fréquemment employée en matière constitutionnelle. Les articles 137 du Traité C.E.E. et 107 du Traité EURATOM parlent seulement des « *pouvoirs de délibération et de contrôle* ».

communautaires. Certes, ce n'est pas un pouvoir de décision. Ce n'est pas non plus le pouvoir de donner un « avis conforme », expression que le Traité C.E.C.A. emploie pour le Conseil des Ministres et qui signifie une participation au pouvoir de décision. Ce n'est pas un pouvoir de proposition comme celui des Commissions exécutives, dont l'exercice est la condition indispensable pour que le processus de décision puisse commencer.

L'avis de l'Assemblée, consultée au titre d'un article des Traités de Rome, n'oblige pas le Conseil qui peut s'en écarter ou le négliger totalement. La seule obligation pour le Conseil est de demander l'avis de l'Assemblée et d'en prendre connaissance. A cet égard, il n'est pas douteux que si le Conseil s'abstenait de demander l'avis de l'Assemblée ou n'attendait pas cet avis pour décider, sa décision serait attaquable devant la Cour de Justice.

Il est plus important cependant d'observer que l'avis de l'Assemblée est demandé par le Conseil sur une proposition de décision qui lui est soumise par la Commission. Or, l'Assemblée ayant pouvoir de contrôle sur la Commission, peut contraindre celle-ci à modifier sa proposition, au besoin en faisant planer sur elle la menace d'une motion de censure... Et les Traités de Rome prévoient expressément (art. 149 du Traité C.E.E. et art. 119 du Traité Euratom) que la Commission peut modifier sa proposition tant que le Conseil n'a pas encore statué, dans le cas où l'Assemblée a été consultée. Si l'Assemblée a une emprise solide sur la Commission, elle peut donc avoir une influence déterminante sur la rédaction définitive des propositions de décision et l'on sait que le Conseil devra à son tour délibérer sur ces propositions dont il ne pourra s'écarter que par une décision unanime.

Par cet enchaînement d'obligations, le poids de l'avis donné par l'Assemblée est beaucoup plus fort que celui qui ressort habituellement de toutes fonctions désignées comme « consultatives ». La différence apparaît, notamment, avec l'avis émis par le Comité Economique et Social, souvent appelé par les Traités à donner sa consultation en même temps que l'Assemblée. Cet organe n'a pas d'emprise sur la Commission et, de ce fait, ne peut apporter le même poids politique dans la décision finale.

L'interférence complexe que l'Assemblée se trouve avoir ainsi sur le processus de décision a fait naître, dans les premiers temps du fonctionnement des nouvelles Communautés, un problème que la pratique a tranché. La question fut posée

de savoir si la consultation devait être demandée par les Commissions ou par les Conseils, étant bien entendu cependant qu'elle constituait un élément de la décision de ces derniers.

La lettre des Traités (« Le Conseil, sur proposition de la Commission et après consultation de l'Assemblée, décide... ») semble indiquer que la demande de consultation est faite par les Conseils. Mais comme l'Assemblée est appelée en premier lieu à contrôler l'activité des Commissions, on faisait valoir d'autre part qu'il s'agissait d'un jugement sur les propositions de ces dernières et que, donc, le débat devait bien avoir lieu entre ces Institutions, quitte à soumettre aux Conseils le fruits de ces délibérations.

Des considérations d'ordre politique firent en définitive pencher la balance en faveur de la première interprétation. L'Assemblée suit l'élaboration des propositions au cours de sa collaboration normale avec les Commissions exécutives. Mais elle a voulu considérer la consultation comme un acte qui la met en contact direct avec les Conseils de Ministres. Ce sont eux qui les lui demandent et c'est à eux qu'elle adresse l'avis formulé.

Ces considérations ont primé sur l'avantage que certains imaginaient dans le fait d'une discussion réservée entre Commission et Assemblée, dont auraient dû sortir des positions communes qui eussent eu plus de poids devant les Conseils. Le soutien de l'Assemblée constitue certes un précieux élément pour les Commissions, mais ce soutien n'est nullement exclu dans la procédure finalement retenue. Au surplus rien ne garantissait que l'autre méthode permettrait de dégager à tout coup les positions espérées.

L'Assemblée a toujours considéré comme une anomalie des Traités de Rome le fait que l'organe principal de décision, c'est-à-dire le Conseil, ne soit soumis pratiquement à aucune sorte de contrôle parlementaire, ni national ni européen. Elle s'est efforcée de trouver des moyens pour organiser des rapports avec les Conseils que les Traités ne prévoyaient guère. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner ces moyens « colloque annuel, rapport annuel des Conseils sur leur activité, questions écrites », mais c'est dans la ligne de cet effort que la procédure de consultation a été mise au point.

Les dispositions statutaires qui consolident l'importance juridique de la consultation de l'Assemblée sont malgré tout d'une moindre valeur que son importance politique. Ce décalage, qui est certainement valable pour l'activité de l'Assemblée

| Objet | Article des Traités de Rome imposant la consultation | Date à laquelle a été saisie l'Assemblée | Date de l'avis de l'Assemblée | Date de la décision du Conseil |
|---|--|--|----------------------------------|--------------------------------------|
| 1. Normes de base relatives à la protection sanitaire de la population et des travailleurs contre les dangers résultant des radiations ionisantes. | C.E.E.A. art. 31 | 3.10.58 | 17.12.58 | 22.12.58 |
| 2. Projet de règlement du Fonds Social Européen. | C.E.E. art. 127 | 27.7.59 | 14.1.60 | 25.8.60 |
| 3. Programme général pour la suppression des restrictions à la liberté d'établissement. | C.E.E. art. 54 | 5.5.60 | 10.3.61 | |
| 4. Proposition de règlement et de directives concernant la libre circulation des travailleurs dans la Communauté. | | 8.8.60 | 15.10.60 | 12.6.61 |
| 5. Projet de Statut des fonctionnaires des Communautés Européennes. | C.E.E. art. 212 C.E.E.A. art. 186 | 10.10.60 | | |
| 6. Proposition d'un programme général pour la suppression des restrictions à la libre prestation des services conformément à l'art. 63, par. 1 du Traité C.E.E. | C.E.E. art. 63 | 6.9.60 | 10.3.61 | |
| 7. Proposition d'un premier règlement du Conseil concernant l'application de certaines règles de concurrence à la production et au commerce des produits agricoles en vertu de l'art. 42 du Traité C.E.E. | C.E.E. art. 42 et 43 | 8.12.60 | 20.1.61 | |
| 8. Proposition d'un premier règlement d'application des art. 85 et 86 du Traité C.E.E. | C.E.E. art. 87 | 8.12.60 | | |
| 9. Proposition de la Commission relative à une décision du Conseil prévoyant la perception d'une taxe à l'importation dans un Etat membre de certaines marchandises résultant de la transformation de produits agricoles. | C.E.E. art. 235 | 17.1.60 | 8.3.61 | |

même droit et elle ne pouvait rejeter un texte dans l'élaboration duquel elle n'a eu cependant aucune part. Lors des débats qu'elle a récemment consacrés à l'accord d'association avec la Grèce, elle a donc fait entendre que la consultation sur le texte d'un Traité déjà signé n'avait, dans ces conditions, guère de sens. Elle réclame qu'à l'avenir on applique en de telles affaires une procédure qui ne fasse pas de sa consultation un geste purement platonique.

En résumé on retiendra surtout que la portée pratique du pouvoir de consultation de l'Assemblée Parlementaire Européenne ne peut encore être pleinement appréciée. En ce domaine comme en tant d'autres, l'usage et la jurisprudence comptent au moins autant que le dessin théorique dressé par

les rédacteurs des textes institutionnels. Or l'expérience est encore trop courte, les exemples trop peu nombreux.

Au surplus l'édifice communautaire est loin d'être achevé. Les développements que l'on peut raisonnablement attendre entraîneront sans aucun doute des changements dans les pouvoirs tant théoriques que réels des diverses institutions. On admet généralement que l'élection de l'Assemblée au suffrage direct, en donnant à sa représentativité un caractère nouveau, appellerait une extension de ses pouvoirs. Dans cette seule perspective — et il en est d'autres — on peut donc déjà prévoir une évolution à plus ou moins brève échéance du pouvoir de consultation.

Voir ci-après le tableau résumé des consultations demandées à l'Assemblée Parlementaire, par les Conseils de la C.E.E. et de la C.E.E.A., de mars 1958 à septembre 1961.

ble bien confirmer de prime abord que la répartition des objets de consultation, telle que la règlent les Traités, a été un peu aléatoire. D'aucuns douteront que l'Assemblée puisse faire un apport vraiment fructueux en un sujet aussi strictement et difficilement technique que celui des normes de base pour la protection contre les radiations. Mais on répondra sans doute que les incidences humaines éventuelles de toutes mesures prises en matière de sécurité nucléaire sont trop lourdes de conséquences pour que l'on n'ait pas jugé opportun de demander sur ce point l'aval d'un pouvoir politique.

En revanche le Traité n'imposait pas la consultation de l'Assemblée sur les directives ou règlements visant à réaliser la libre circulation des travailleurs dans la Communauté. Le Conseil de Ministres de la C.E.E. a tenu à corriger ce qui apparaissait comme une lacune et a demandé l'avis de l'Assemblée avant de prendre ses premières décisions à cet égard.

Cet exemple est l'un des trois dans lesquels on voit se dérouler jusqu'au bout le processus d'une décision d'un Conseil de Ministres précédée d'une consultation — statutaire ou non — de l'Assemblée.

C'est dire aussi que l'expérience est encore beaucoup trop réduite pour tenter même d'esquisser une réponse à la question essentielle qu'on ne saurait manquer de poser à propos des consultations de l'Assemblée, celle de leur efficacité pratique. L'exemple des « normes de base » d'Euratom paraît peu caractéristique, compte tenu de l'aspect technique si particulier qu'il revêtait et du très court délai d'étude dont disposaient les institutions intéressées.

Les deux autres consultations suivies de décisions du Conseil ont porté sur des questions sociales très vastes, qu'il s'agisse de la création du « Fonds social européen » ou des premières directives générales pour permettre la libre circulation à l'intérieur de la Communauté des travailleurs des Six pays. Dans les deux cas, l'Assemblée a souhaité des dispositions plus « européennes » ou plus « intégrationnistes » que celles proposées par la Commission exécutive de la C.E.E. Sur le Fonds social, le Conseil a largement retenu le point de vue de l'Assemblée et a incorporé dans sa décision plusieurs amendements importants votés par l'organe parlementaire. En revanche le Conseil semble n'avoir pris que partiellement en considération l'avis sur la libre circulation de la main-d'œuvre. On ne saurait sans doute s'étonner de ces atti-

tudes différentes. Dans le premier cas, il s'agissait d'une création nouvelle importante dans son principe, mais sans grande incidence directe immédiate sur les intérêts des Etats membres. Pour la libre circulation, au contraire, la plupart des Etats membres sont peu pressés d'accélérer les migrations de main-d'œuvre à l'intérieur de la Communauté. Ils n'ont pas voulu adapter totalement leurs conceptions plus restrictives aux recommandations d'une Assemblée dont nous avons rappelé qu'elle n'avait même pas, dans le présent cas, à être obligatoirement consultée.

L'Assemblée d'ailleurs, et plus spécialement sa Commission des affaires sociales, ne paraît pas disposée à en prendre son parti et cherche à obtenir du Conseil une révision de ces dispositions. Il reste à voir quelle suite pratique auront des pressions parlementaires de cette nature qui ont toutes chances de se renouveler quand l'Assemblée estimera que ses avis n'ont pas été suffisamment suivis.

Ce ne serait là d'ailleurs qu'une phase de plus dans un jeu entre institutions, qui présente déjà souvent un caractère encore plus complexe que le seul examen des Traités le faisait suggérer dans la première partie de cette note. Dans certains domaines, et notamment en matière agricole, la mise au point des propositions de la Commission exécutive a été parfois influencée, avant même la présentation au Conseil des Ministres et avant tout débat de l'Assemblée en séance plénière, par de longs échanges de vues au sein de la Commission parlementaire spécialisée.

Une consultation, enfin, appelle une mention bien particulière par le problème de procédure — et aussi de fond — qu'elle a posé. L'article 238, relatif aux demandes d'association à la Communauté, exige que tout accord conclu à cet effet fasse l'objet d'une consultation préalable de l'Assemblée. Cette dernière a donc été appelée à se prononcer sur l'accord d'association de la Grèce à la Communauté Economique Européenne. La consultation n'est intervenue cependant qu'une fois l'accord signé et sans donc que l'Assemblée ait la possibilité pratique d'en infléchir les clauses, si elle le voulait, en dépit d'une réserve expresse formulée dans l'accord et faisant de la consultation de l'Assemblée une condition de sa conclusion. On n'a pas manqué de souligner que l'usage, dans les Traités passés entre Etats, n'avait jamais fait disposer les parlements nationaux d'un droit de participation direct ou indirect aux négociations, mais seulement du droit de ratification. L'Assemblée Parlementaire Européenne ne dispose pas du

dans son ensemble, prend ici une signification particulière.

Le fait d'être composée par des parlementaires nationaux qui retrouvent dans leurs pays les ministres qui siègent dans les Conseils, la présence des groupes politiques, relais des partis politiques nationaux, la publicité dont jouissent ses débats concourent à faire de l'Assemblée l'expression la plus largement organisée de l'opinion publique des Six pays. Elle assure la sauvegarde de cette essence de la démocratie qu'est le contrôle public sur l'activité de l'Exécutif.

La consultation de l'Assemblée n'est pas prévue par une disposition générale qui la rende obligatoire pour chaque décision des Conseils. Elle est prévue par un certain nombre d'articles des Traités de Rome (18 articles dans le Traité CEE et 11 dans le Traité Euratom) pour des mesures déterminées, Il s'agit généralement des décisions les plus importantes, mais il y a des exceptions manifestes. L'examen de ces articles ne donne pas l'impression qu'il y ait eu un critère général et l'on serait tenté de dire que la consultation de l'Assemblée paraît prévue un peu au hasard...

Evidemment, le droit essentiel de l'Assemblée, qui pour ne pas être inscrit dans les Traités n'est pas moins réel, est l'initiative. Elle se saisit librement de tout problème qui lui paraît important, ne devant trouver de limites que dans sa propre sagesse politique. Le fait donc qu'une consultation ne soit pas prévue pour un problème déterminé n'interdit pas à l'Assemblée de donner, si elle le juge utile, son avis. Elle vient encore d'en fournir un exemple significatif en abordant l'étude des problèmes liés au renouvellement de la Convention d'Association qui lie la C.E.E. aux Etats africains et malgache : elle a convoqué pour cela une conférence parlementaire ad hoc en y invitant les parlementaires des pays associés. Les résultats de cette conférence ont été transmis au Conseil des Ministres de la C.E.E. auquel aucun article du Traité n'imposait de consulter l'Assemblée à ce sujet.

Les consultations prévues par les Traités ne perdent pas pour autant leur importance. Quand l'Assemblée est saisie obligatoirement des problèmes et que son avis doit être obligatoirement examiné, ses suggestions ont certainement plus de chances d'être retenues par les Conseils de Ministres. Les résolutions qu'elle leur soumet spontanément sur d'autres questions risquent souvent sans doute d'avoir un moindre effet.

Soulignons qu'il ne faudrait pas opposer seule-

ment aux consultations prévues par les Traités les résolutions spontanément émises par l'Assemblée. Celle-ci peut être — et elle a été effectivement — consultée par les Conseils sur des questions pour lesquelles n'existait aucune obligation de faire appel à elle. Ceci confirme encore la variété des interventions de l'Assemblée dans l'élaboration de la politique et des décisions communautaires.

On remarque enfin qu'en règle générale aucun délai n'est imposé à l'Assemblée pour donner son avis quand elle est consultée. Certaines décisions cependant doivent être prises par le Conseil à des échéances déterminées (avant la fin de la première étape par exemple, ou encore à d'autres dates fixées par le calendrier d'établissement du Marché Commun). En pareil cas l'Assemblée doit évidemment formuler elle-même son avis dans des délais qui permettent aux Conseils de prendre leurs décisions en temps utile.

On peut noter qu'en matière budgétaire, l'Assemblée dispose seulement d'un mois pour adopter ou amender des projets de budgets des Communautés qui lui sont soumis par les Conseils de Ministres. Il s'agit là d'ailleurs d'un acte un peu différent de celui que nous examinons dans cette étude sur les « consultations » : l'Assemblée ne formule pas un avis sur une proposition de la Commission exécutive, mais sur un projet du Conseil qui devra éventuellement réexaminer sa position. Comme pour les consultations cependant, le Conseil, s'il le veut, peut écarter en dernier ressort les suggestions de l'Assemblée.

**

La pratique permet-elle d'illustrer ou de préciser les considérations de principe qui viennent d'être esquissées et que pourrait suggérer dans l'ensemble le seul examen des Traités de Rome.

Le tableau ci-après résume les consultations demandées à l'Assemblée Parlementaire Européenne par les Conseils de la C.E.E. et de la C.E.E.A. entre sa première session, en mars 1958, et le 1^{er} septembre 1961.

Il n'est évidemment pas question d'examiner ici chacune de ces consultations quant au fond. C'est l'exercice par l'Assemblée de son « pouvoir de consultation » qui nous intéresse, mais un premier examen de cette liste suggère déjà quelques observations.

On remarque d'abord le caractère assez disparate des consultations demandées. Il tient sans doute à la diversité et à la technicité des matières embrassées par les Traités de Rome. Mais il sem-

| Objet | Article des Traités de Rome imposant la consultation | Date à laquelle a été saisie l'Assemblée | Date de l'avis de l'Assemblée | Date de la décision du Conseil |
|--|--|--|----------------------------------|--------------------------------------|
| 10. Projet de règlement relatif à l'impôt communautaire. | | 11.3.61 | | |
| 11. Proposition de directives sur le libre accès aux emplois qualifiés dans le domaine nucléaire. | C.E.E.A. art. 96 | 22.3.61 | | |
| 12. Proposition de règlement portant institution d'un régime de prélèvement et établissement graduel d'une organisation commune des marchés dans le secteur des céréales et de la viande porcine. | C.E.E. art. 43 | 13.6.61 | | |
| 13. Accord créant une association entre la C.E.E. et la Grèce. | C.E.E. art. 238 | 13.7.61 | 19.9.61 | (conclusion de l'accord) |
| 14. Proposition de Décision relative à l'examen préalable des dispositions des Etats membres dans le domaine des transports et à la procédure de consultation à ce sujet. | C.E.E. art. 75 | 26.7.61 | | |
| 15. Projet de Convention instituant un Conseil des Communautés Européennes et une Haute Commission Européenne. | C.E.E. art. 236 C.E.E.A. art. 204 | 27.7.61 | | |
| 16. Proposition de règlement portant établissement graduel d'une organisation commune des marchés dans le domaine viti-vinicole et une proposition de décision portant ouverture par la France et l'Italie d'un contingent de 150.000 hls de vins à appellation d'origine présentés en fûts. | C.E.E. art. 43 | 27.7.61 | | |
| 17. Proposition de règlement portant établissement graduel d'une organisation commune des marchés dans le secteur des fruits et légumes. | C.E.E. art. 43 | 27.7.61 | | |
| 18. Proposition de règlement portant institution d'un régime de prélèvement et établissement graduel d'une organisation commune des marchés dans le secteur des œufs. | C.E.E. art. 43 | 27.7.61 | | |
| 19. Proposition de règlement portant institution d'un régime de prélèvement et établissement graduel d'une organisation commune des marchés dans le secteur de la viande de volaille. | C.E.E. art. 43 | | | |

MARQUES ET MARCHÉ COMMUN

par Yves SAINT-GAL

Directeur-adjoint de l'Union des Fabricants pour la Protection Internationale de la Propriété Industrielle et artistique

Dans une précédente étude (1), l'auteur avait analysé les avantages et les inconvénients que pourrait entraîner la création d'une marque communautaire européenne. Cette question a fait l'objet de nombreuses discussions. L'auteur fait aujourd'hui le point en précisant dans quel sens a évolué le problème. Son étude porte essentiellement sur la marque de fabrique et de commerce, mais il donne au passage quelques indications, à titre comparatif, sur le brevet d'invention.

I. — EVOLUTION DE LA QUESTION.

A. — CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LE MARCHÉ COMMUN

PARMI les événements qui ont préoccupé très sérieusement ces derniers mois les milieux économiques et politiques, et même les simples particuliers, il en est un qui nous paraît des plus marquants, à savoir le développement pris par le Marché Commun. Il nous semble même dépasser en importance certains faits qui, au premier abord, pouvaient retenir davantage l'attention par leur aspect plus spectaculaire.

Il est certain que les Traités de la Communauté Européenne présentent un caractère original au regard des autres organisations internationales et même si on les compare à celles qui s'intéressent au sort de l'Europe : Conseil de l'Europe, Organisation Européenne de Coopération Economique (O.E.C.E.), Union de l'Europe Occidentale, Association Européenne de Libre Echange (A.E.L.E.).

En effet, les accords qui lient les pays adhérents aux Traités de Rome sont conçus d'une manière assez stricte. Ils visent à créer une véritable communauté sur le plan économique avec une organisation supranationale, à laquelle les gouvernements ont consenti un transfert partiel mais précis

de souveraineté. Rappelons que certaines réalisations importantes ont déjà été obtenues.

Même sur le plan politique, une union plus complète a été instaurée par la création, en juillet dernier, d'une commission commune chargée de coordonner les vues des gouvernements.

Le Marché Commun semble avoir pris un départ assez net et il est vraisemblable qu'il aura tendance à se développer davantage dans l'avenir.

B. — RAPPORT DE LA COMMUNAUTÉ AVEC LES PAYS TIERS

Cette impression est encore renforcée par l'intérêt que d'autres pays attachent de plus en plus à ce Marché et à la vaste union douanière ainsi réalisée.

La Grèce est venue s'associer aux 6 Etats originaires et d'autres pays paraissent vouloir s'engager dans la même voie. Les pourparlers en cours aboutiront, selon toute vraisemblance, à l'adhésion de la Grande-Bretagne. La décision de cette dernière devrait entraîner à son tour celle de certains de ses partenaires de l'Association Européenne de Libre Echange, tout au moins le Danemark et la Norvège et peut-être aussi le Portugal, le premier de ces pays ayant déjà déposé une demande d'adhésion. (Les trois pays neutres : Autriche, Suède et Suisse accepteraient, semble-t-il, d'engager des con-

(1) Cf. Y. St-Gal : « Une marque européenne dans le cadre du Marché Commun est-elle opportune ? », *Revue du Marché Commun*, 1960, n° 23, p. 114 et suivantes.

versations à condition que leur neutralité politique soit respectée). Nous citerons encore pour mémoire des démarches qui viseraient à l'association ou à l'adhésion de l'Irlande et de la Turquie. Il faut aussi mentionner les accords d'association qui doivent être réexaminés avec les douze Etats Africains et Malgache du groupe de Tananarive.

Sans doute, il existe des différences entre l'adhésion complète à la Communauté Européenne et l'accord d'association tels que les prévoient les articles 237 et 238 du Traité de Rome. Le régime prévu par ce dernier est assez souple et permet d'envisager un éventail de solutions pouvant aller d'un régime très voisin de celui de l'adhésion (sauf la participation aux institutions européennes) à un simple accord économique.

Il conviendra donc d'étudier avec soin les accords que les 6 pourront passer avec d'autres pays avant d'en tirer des conclusions dans divers domaines, notamment dans celui de la Propriété Industrielle.

En ce qui concerne l'accord d'association signé à Athènes le 9 juillet 1961, cet acte reprend les dispositions intéressant les restrictions quantitatives et aussi les règles de concurrence (articles 85 et suivants du Traité).

Ainsi, les principes du Traité concernant les droits de propriété industrielle et la libre concurrence régiront les rapports entre la Grèce et la Communauté suivant certaines modalités d'application qui seront définies par le Conseil d'Association.

C. — EVOLUTION DU PROBLÈME DE LA MARQUE DANS LE CADRE DE LA COMMUNAUTÉ EUROPÉENNE

Nous rappellerons que le Traité de Rome, dans ses articles 3, 100, 101, 102 et 220, insiste sur la nécessité de rapprocher les conceptions des Six pays. C'est là une des caractéristiques essentielles de la Communauté européenne et on peut même ajouter que c'est une de ses originalités.

Le Traité prévoit donc, dans l'immédiat, l'harmonisation des législations. Il est possible que dans un avenir plus ou moins lointain — et les événements peuvent évoluer rapidement — nous assistions à l'unification de ces différentes législations. On sait qu'il existe une divergence sensible entre les conceptions des Six pays, notamment en matière de marque (plus spécialement en ce qui concerne le concept même de la marque et les caractéristiques du dépôt). La Commission Européenne a estimé que cette situation pouvait avoir une influence directe sur le fonctionnement du Marché

Commun en ce qui concerne le facteur concurrentiel. La commission s'est donc saisie de la question depuis déjà quelque temps et elle a arrêté la procédure qui devait être suivie à ce sujet, et ce, en accord avec les Secrétaires d'Etat chargés des questions de propriété industrielle dans chacun des Six pays.

Trois groupes de travail ont été institués qui ont à connaître :

- des brevets,
- des dessins et modèles,
- des marques de fabrique et de commerce.

Un Comité de coordination a été créé dont la présidence a été confiée à Monsieur l'Inspecteur général Finniss, Président de l'Institut International des brevets de La Haye et Directeur de l'Institut National Français de la Propriété Industrielle.

Nous devons ajouter que la Commission a eu également à étudier d'autres aspects des questions concurrentielles telles que : ventes avec primes, au rabais, en solde et en liquidation et, d'une manière générale, les problèmes qui se posent en matière de concurrence déloyale.

Où en sommes-nous au point de vue des travaux de la Commission sur le plan des marques ? Le rapprochement des législations peut se faire dans trois directions :

- soit par un rapprochement proprement dit des législations (c'est ce qui avait été envisagé en premier lieu),
- soit par la création d'un droit européen qui nécessiterait une convention particulière (c'est dans ce sens que les discussions semblent vouloir plus spécialement s'orienter),
- soit encore par la fusion de ces deux méthodes.

Dans l'allocution qu'il avait prononcée devant la Commission Européenne en novembre 1959, M. Von der Groeben avait préconisé l'harmonisation des législations qui présentait à ses yeux un intérêt primordial. Cette harmonisation devait aboutir, à la fin de la période transitoire du Marché Commun, à la création d'un droit européen donnant naissance à un brevet, une marque et un dessin et modèle européens. Toutefois, l'existence de ce droit unique ne devait pas s'opposer selon lui, dans l'immédiat tout au moins, au maintien des droits régionaux soumis aux législations nationales. La réalisation de cette solution nécessiterait l'existence d'une convention particulière.

Le Comité de Coordination s'est réuni à Bruxelles en février 1960 et a recommandé l'étude d'un avant-projet de Convention instituant une marque

européenne conçue comme un droit unitaire mais coexistant avec les marques nationales.

Les recommandations générales du Comité de Coordination ont été approuvées le 19 décembre 1960 par le groupe des Secrétaires d'Etat représentant les différents pays du Marché Commun.

En tenant compte de ces recommandations et sur la base d'un rapport rédigé par M. de Haan, Président du Bureau de la Propriété Industrielle néerlandais, le Comité des Experts a présenté un avant-projet de rapport dont nous connaissons la tendance.

Précisons que tout en respectant les droits nationaux, ce texte viserait à la création d'une marque européenne à caractère incontestable qui ferait l'objet d'un examen préalable par un office européen.

Pour être valable, la marque européenne ne devrait pas rencontrer de motifs de refus formels (c'est-à-dire qu'elle ne devrait pas se révéler contraire aux dispositions d'une loi nationale des Six pays en ce qui concerne sa valeur intrinsèque) ni tomber sous le coup d'antériorités dans aucun des Six Etats (un appel aux oppositions est notamment prévu).

Il s'agirait donc d'une marque assez exceptionnelle, une sorte de super-marque dont le coût serait assez élevé. Cette super-marque nécessiterait une Convention qui, si les travaux continuent à avancer rapidement, pourrait même être promulguée sans que l'harmonisation des législations nationales soient en fait réalisée, comme le conseillait à l'origine M. Von der Groeben (1).

II. — POSITION ACTUELLE DE LA QUESTION

Dans notre précédente étude de 1960, nous avons exprimé l'avis que l'harmonisation des législations devait être le premier but à atteindre afin de rapprocher le plus possible les conceptions des divers pays et de favoriser ainsi entre eux une meilleure compréhension.

Nous avons également pensé que les dépôts nationaux devaient être conservés pour deux raisons : d'abord parce qu'un certain nombre d'industriels et de commerçants n'ont pas l'intention d'étendre leur activité au-delà des frontières de leur pays, et que, par conséquent, il est inutile de créer pour eux un droit nouveau, et ensuite parce que, si nous voulions créer un droit nouveau et que nous obligions ces industriels, qui entendent se limiter à un territoire déterminé, à effectuer un dépôt européen, nous encombrerions les registres de l'Office des dépôts européens avec un certain nombre de marques qui n'ont pas lieu d'y figurer.

Nous avons ajouté que les industriels et com-

merçants des pays du Marché Commun avaient déjà la possibilité d'effectuer un dépôt à caractère international prévu par l'Arrangement de Madrid. Ce dépôt opéré à Genève et qui intéresse une vingtaine d'Etats existe déjà depuis fort longtemps et il a donné entière satisfaction à tous les déposants. Or, les Six pays de la Communauté constituent ses principaux clients, et si nous venions à créer une marque européenne proprement dite, il ne faudrait pas que le dépôt international soit vidé de sa substance et qu'il vienne pratiquement à disparaître. Nous avons donc estimé qu'il convenait de se montrer prudents sur ce point et nous avons notamment suggéré d'utiliser d'une manière plus complète la clause de la limitation territoriale prévue par la Conférence de Nice, en 1957, à l'occasion de la révision de l'arrangement de Madrid.

Nous devons toutefois préciser qu'il convient de se montrer réalistes, en tenant compte de certaines conceptions qui pourraient tendre à s'imposer. La marque européenne apparaîtrait à beaucoup comme opportune pour manifester l'esprit communautaire : le Marché Commun implique en effet l'extension de la marque aux limites et à l'échelle de ce Marché. Nous avons indiqué dans notre précédente étude que, dans le cas où une marque européenne viendrait à être instituée, on pourrait envisager de la rattacher d'une manière obligatoire au dépôt international. De toute façon, le dépôt international ne nous paraît guère devoir être affecté dans l'immédiat si l'obtention de la marque euro-

(1) Notons, à titre comparatif, que le groupe de travail des Brevets a de son côté rédigé un avant-projet qui, dans ses grandes lignes, proposerait qu'un office européen soit chargé de délivrer un titre de brevet commun. Cet examen serait opéré en deux temps. Un titre provisoire serait concédé après un examen formel ; le brevet serait publié en même temps qu'un rapport sur la nouveauté de l'invention émanant de l'Institut International des Brevets de La Haye. Dans les 5 ans, un titre définitif pourrait être accordé à la suite d'un examen portant sur la nouveauté et le mérite de l'invention, et ce, à la suite d'une demande qui serait formulée en ce sens par le titulaire du brevet provisoire ou par un tiers.

A notre connaissance, aucun avant-projet n'a encore été établi en ce qui concerne les dessins et modèles.

péenne s'avérerait aussi difficile et coûteuse que les projets en cours semblent le laisser prévoir.

Mais depuis notre dernière note, la situation a encore évolué et elle doit être envisagée en tenant compte de certains faits nouveaux.

Comme nous l'avons précisé plus haut, cette évolution s'est faite dans deux sens :

— d'une part, un certain nombre de pays qui n'appartiennent pas à l'Arrangement de Madrid se sont associés ou sont plus ou moins sur le point de s'associer ou même d'adhérer au Marché Commun,

— d'autre part, il semble bien qu'un dépôt de marque européenne (ou commune) soit envisagé de plus en plus sérieusement au sein de la Commission de Bruxelles et dans certaines autres enceintes officielles ou privées. Il est même possible qu'il soit instauré dans un avenir plus proche que nous ne pouvions le supposer il y a encore un an (1).

Toutefois, cette double évolution n'est peut-être pas susceptible d'aboutir, dans l'immédiat tout au moins, dans le même sens.

En effet, les Etats tiers qui se sont rapprochés ou envisagent de se rapprocher du Marché Commun ont souvent, en matière de marques, des conceptions assez différentes des Six pays originaires. (Il est vrai que les législations de ces derniers accusent déjà entre elles de notables divergences). Nous ne pouvons donc pas avoir la certitude qu'ils accepteraient d'adhérer à la convention spéciale qui pourra être instituée en matière de marque ; mais il est difficile de préjuger quel serait l'aboutissement des pourparlers qui pourraient être engagés sur ce point. De toute façon, il nous semble que, pour les activer davantage, il conviendrait d'étudier et d'accélérer sérieusement l'harmonisation des législations.

On pourrait également envisager de faire adhérer les nouveaux Etats à l'Arrangement de Madrid en utilisant la clause de limitation territoriale. Cette solution présenterait l'avantage de sauvegar-

der et même d'étendre le champ de protection du dépôt international. Mais comme les pays en question se sont, pour la plupart, toujours refusés à adhérer à cet instrument, il est à craindre qu'ils n'y consentent pas davantage.

On pourrait encore proposer l'une ou l'autre des solutions intermédiaires suivantes :

Le déposant pourrait s'adresser au Bureau de Genève afin qu'il procède à l'enregistrement d'une marque internationale et qu'il transmette simultanément sa demande d'enregistrement sur la même marque à l'Office Fédéral européen. Cette solution aurait l'avantage d'attirer l'attention des déposants sur le dépôt international mais, pour certains, elle présenterait en revanche l'inconvénient d'entraîner des complications supplémentaires.

Le siège du futur Office européen pourrait être fixé à Genève sous l'égide du Bureau International. Une économie de temps et même financière pourrait être ainsi réalisée, d'autant plus que les collaborateurs de ce dernier organisme connaissent déjà parfaitement le fonctionnement d'un organisme international. Mais il est permis de penser que les Etats membres de la Communauté ou associés à cette Communauté formuleraient certaines objections si le siège de cet organisme venait à être installé hors de leurs territoires.

Nous nous apercevons que la solution idéale donnant satisfaction à tous les principes et intérêts en cause s'avère difficile. Qu'il nous soit permis de formuler le vœu qu'une réglementation opportune puisse être adoptée en tenant compte de l'avis des cercles autorisés et de l'importance que revêt le problème.

Mais étant donné que les Six Etats originaires de la Communauté semblent envisager favorablement la création d'une marque européenne, il est nécessaire d'étudier plus à fond quelles seraient les principales caractéristiques que devrait présenter une telle marque.

III. — CARACTERISTIQUES QUE POURRAIT PRESENTER UNE MARQUE EUROPEENNE

Dans notre précédent rapport, nous avons déjà donné les principales conditions auxquelles paraîtrait devoir répondre une marque européenne (que l'on pourrait encore qualifier marque fédérale, commune ou communautaire).

Nous nous proposons de développer encore da-

vantage notre pensée, en tenant compte également des observations qui ont pu être formulées.

Il semble qu'un projet de marque européenne devrait porter sur les points suivants :

1°) *L'harmonisation des législations nationales* doit rester l'un des objectifs essentiels à atteindre ; sa réalisation faciliterait en effet davantage la bonne coopération entre les pays intéressés, et,

(1) La même constatation peut être faite dans le domaine des brevets.

de toute façon, elle renforcerait la valeur même de la marque européenne.

Si la Convention européenne venait à prévoir que la marque européenne pour être valable devrait être conforme à toutes les dispositions des lois nationales, il en résulterait que de nombreuses marques ne pourraient être enregistrées.

2°) *Les droits de marques nationaux* (et plus spécialement les dépôts) *devraient subsister à côté de l'enregistrement européen*. On éviterait ainsi, d'une part, un travail parfois inutile aux fonctionnaires de l'Office européen et, d'autre part, un encombrement important du registre, causé par la présence de marques dont les titulaires se trouveraient seulement intéressés par une aire régionale.

La cession de la marque européenne entraînerait celle de la marque nationale de base (et aussi celle des marques quasi-identiques) et vice-versa.

En cas de coexistence d'une marque européenne et d'une marque nationale appartenant à des titulaires différents, il y aurait intérêt à les distinguer par un signe particulier. On pourrait d'ailleurs exiger que la marque admise par l'Office Fédéral porte la mention « marque européenne », la seule sanction en cas d'inobservation de cette prescription demeurant l'impossibilité d'obtenir des dommages intérêts à l'égard d'un contrefacteur.

3°) Le Droit de marque européen devrait être en accord avec les principes établis par la *Convention d'Union de Paris*.

4°) *La Marque internationale et la Marque européenne devraient pouvoir coexister et les rapports les régissant devraient être fixés avec soin*.

Notamment, il faudrait déterminer si une marque européenne pourrait ou non servir de base à une marque internationale. Certains estiment que l'article 4 de la Convention de Paris peut être interprété sur ce point dans un sens affirmatif ; d'autres sont persuadés du contraire et il serait regrettable que les déposants demeurent dans une véritable incertitude à ce sujet.

5°) *Le titulaire d'une marque européenne devrait être efficacement protégé et se voir accorder d'une manière indiscutable le droit dit « Droit positif d'usage »*.

Les considérations suivantes pourraient être retenues :

a) *La marque européenne deviendrait incontestable après avoir subi au préalable un examen sévère de la part de l'Office européen*. La plupart des personnalités pressenties partagent ce point de vue.

Cet examen porterait à la fois sur les motifs de *refus absolu* (c'est-à-dire sur la valeur intrinsèque de la marque en tenant compte des dispositions de la Convention d'Union de Paris) et sur les *antériorités*.

L'examen des motifs de refus absolus serait effectué par l'Office sur sa propre initiative. En revanche, l'examen des antériorités serait opéré à la suite de l'opposition formulée par des tiers intéressés, et ce, dans un délai assez court (par exemple 4 mois) à la suite de la publication de la marque européenne sollicitée. On adopterait ainsi dans ses grandes lignes la procédure administrative de la République Fédérale allemande.

L'Office pourrait aviser les titulaires des dépôts de marques plus ou moins voisines pour leur permettre de présenter éventuellement une opposition, et ce, en s'inspirant des pratiques autrichiennes et des pays anglo-saxons.

L'opposition pourrait être formulée sur la base de marques antérieures européennes, nationales et internationales.

Il convient d'insister sur le fait que ces deux procédures administratives (double examen de la valeur intrinsèque de la marque et des antériorités) devraient être opérées dans les délais les plus brefs possibles. Un appel serait possible devant un tribunal européen, toujours dans un temps limité.

Dès qu'elle serait enregistrée, la marque européenne ne devrait plus jamais être attaquée, sauf cas exceptionnels et nettement précisés. Il a été proposé à ce sujet d'accorder aux titulaires d'antériorités, non avisés par l'Office européen, un délai de 5 ans pour introduire une action en radiation. Etant donné l'importance et la sévérité des formalités qui présideraient à l'enregistrement de la marque européenne, l'octroi d'une telle facilité supplémentaire nous paraîtrait peu opportune ou, tout au moins, le délai proposé nous semblerait vraiment excessif (ce délai devrait être au plus d'un an ou même de 6 mois après la publication de l'enregistrement définitif). Il a été suggéré également de permettre l'intervention du titulaire d'un nom patronymique ou commercial et de tout tiers pouvant se prévaloir de la législation sur le droit d'auteur ou des faits de concurrence déloyale. Mais dans cette hypothèse, également, le délai qui pourrait être octroyé pour engager l'action en radiation devrait être des plus courts.

b) *La durée de l'enregistrement et la déchéance possible de la marque devraient être concus en tenant compte de la valeur particulière présentée par cette marque*.

Le nombre des marques augmentant sans cesse, beaucoup d'auteurs ou d'associations ont proposé de rendre obligatoire l'usage de la marque afin de faciliter les besoins du commerce. En prescrivant que l'enregistrement pourra être radié si la marque a cessé d'être utilisée pendant 3, 4 ou 5 ans, on peut espérer supprimer du registre un certain nombre de marques dont leurs titulaires semblent se désintéresser et faciliter ainsi les besoins du commerce et de l'industrie.

Cette observation valable sur le plan national et international pourrait s'appliquer à la Marque Européenne.

Toutefois, étant donné que cette dernière nécessiterait un examen préalable rigoureux et une dépense financière importante, il est vraisemblable que le déposant européen ne consentirait pas de tels sacrifices s'il n'attachait pas un réel intérêt à sa marque.

On pourrait donc adopter la solution suivante, qui semble avoir rallié déjà certains suffrages : limiter la durée du dépôt à 10 ans, avec renouvellement possible pour une même période, et obligation de payer une taxe à intervalles réguliers (par exemple : 5 ans).

Enfin, l'enregistrement européen devrait rétroagir à la date du dépôt de base au pays d'origine s'il a été effectué dans les 6 mois qui ont suivi cette dernière formalité. Cette solution s'adapterait aux conceptions de la Convention de Paris et de l'Arrangement de Madrid.

c) *La cession de la marque européenne ne pourrait être opérée que pour l'ensemble des territoires de la communauté.*

La marque européenne devrait en effet constituer une entité indivisible si l'on veut respecter l'esprit du Traité de Rome.

En tenant compte de l'évolution des idées et des nécessités économiques, cette cession devrait être libre, c'est-à-dire qu'elle ne devrait pas exiger en même temps le transfert du fonds de commerce de l'entreprise correspondante.

En revanche, une licence pourrait être consentie à plusieurs concessionnaires, sous réserve que le titulaire de la marque contrôle efficacement la fabrication et l'exploitation du produit revêtu de ladite marque.

d) *La compétence des tribunaux nationaux et européens devrait être nettement délimitée.*

L'Office européen de la Propriété Industrielle et un Tribunal européen devraient être compétents pour tous les cas d'admission, et de conservation d'une marque européenne.

La nullité d'une marque devrait être prononcée en première instance par le tribunal national et en appel par le tribunal européen. On pourrait encore prévoir, par mesure de simplicité, que les deux instances seraient du seul ressort du Tribunal européen.

Enfin, toutes les actions en violation d'une marque (contrefaçons et autres) seraient de la compétence exclusive des tribunaux nationaux.

6°) *La marque européenne pourrait-elle être déposée par des ressortissants d'Etats non contractants ? (1).*

La question reste actuellement débattue. Précisons qu'elle pourrait peut-être recevoir une interprétation différente sur le plan juridique selon qu'un dépôt de base serait ou non exigé par la marque européenne.

Certains estiment que cet avantage pourrait être accordé aux ressortissants des Etats adhérents de la Convention de Paris et à ceux qui accorderaient des mesures de réciprocité aux nationaux des pays de la Communauté. Ils émettent l'opinion qu'une solution contraire irait à l'encontre des dispositions de la Convention de Paris (plus spécialement de l'article 2 de la Convention qui assimile l'unionniste au national et de l'article 3 qui assimile même les ressortissants de pays non unionnistes aux nationaux des pays de l'Union, à condition qu'ils soient domiciliés ou possèdent des établissements industriels ou commerciaux effectifs et sérieux sur le territoire de l'un des pays de l'Union), et que, en outre, elle présenterait l'inconvénient d'établir des cloisonnements à l'intérieur du Marché Commun en obligeant les ressortissants des Etats tiers à effectuer des dépôts nationaux au lieu de favoriser la marque européenne.

En revanche, d'autres pensent que seuls les ressortissants des Etats signataires de la Convention Européenne pourraient en bénéficier. Ils invoquent des motifs d'ordre juridique. (Les Etats adhérents consentant à un abandon partiel de leur souveraineté, il apparaîtrait anormal que des Etats tiers bénéficient de la Convention sans supporter les mêmes conséquences ; d'autre part, les ressortissants des pays tiers devraient se soumettre à une juridiction européenne alors qu'ils n'auraient pas adhéré au Traité qui l'institue). Ils invoquent aussi des motifs d'ordre politique (les tiers pourraient juger inutile d'adhérer à une Convention puisque, même en restant en dehors, ils pourraient en recueillir les avantages sans avoir à en supporter

(1) Les arguments invoqués sous cette rubrique peuvent s'appliquer également au brevet.

les charges) et économiques (les charges financières seraient supportées principalement par les seuls Etats adhérents à la Convention). Ils font également observer que l'article 2 de la Convention de Paris, qui prévoit l'assimilation intégrale de l'Unionniste au national, ne pourrait être invoqué en l'espèce puisqu'il ne s'agirait pas d'une binationale ; seul pourrait être invoqué l'article 15 qui autorise la conclusion d'arrangements particuliers entre pays adhérents de l'Union, mais ce texte paraît avoir toujours été interprété en ce sens que de tels accords ne peuvent concerner que les ressortissants des pays membres (Cf. notamment l'arrangement

de Madrid avec les réserves, toutefois, de son article 2, qui limite l'ouverture de l'arrangement aux ressortissants des pays non contractants qui satisfont aux conditions de l'article 3 précité de la Convention de Paris).

Le Comité de Coordination n'aurait pas encore fait connaître son avis sur ce point. En revanche, il paraîtrait souhaiter que les Conventions particulières devant régir les droits de Propriété Industrielle soient ouvertes à l'adhésion des Etats tiers, sous réserve de l'approbation unanime des Etats membres du Traité de Rome.

IV. — CONCLUSION

Aux termes de cette étude, nous pouvons constater que la création éventuelle d'une marque européenne soulève encore des problèmes importants. Toutefois, elle fait actuellement l'objet de discussions avancées et il est possible qu'une solution soit trouvée dans un avenir relativement proche, ainsi du reste que pour d'autres droits de propriété industrielle (plus spécialement le brevet européen).

Nous nous sommes efforcés de retracer la genèse de cette question et de délimiter les principaux points qui peuvent rencontrer une approbation des milieux intéressés ou au contraire faire l'objet d'interprétations divergentes. Il sera certes difficile d'établir un texte qui puisse donner pleine satisfaction à tous.

La mise en œuvre du Marché Commun exige des sacrifices et une compréhension de tous les Etats

participants. Mais la réalisation bien comprise d'un tel esprit communautaire peut conduire à un heureux résultat dans divers domaines. Le Marché Commun constitue un groupement de 170 millions d'hommes et, demain, il réunira peut-être 200 et même 300 millions d'hommes animés d'un même esprit sur le plan moral et économique. Ce groupement peut jouer un rôle efficace dans la bonne harmonie mondiale et il est opportun qu'il serve d'exemple à d'autres organisations qui désireraient s'en inspirer.

La question de la marque, si importante sur le plan économique, doit jouer son rôle dans l'ensemble des problèmes ainsi soulevés et il est nécessaire que, tout en donnant satisfaction aux diverses formes d'entreprises, elle soit résolue dans un sens européen et constructif.

LES PREMIÈRES MESURES AMORÇANT LA LIBRE CIRCULATION DES TRAVAILLEURS DANS LA COMMUNAUTÉ ÉCONOMIQUE EUROPÉENNE

par Jacques TESSIER
Secrétaire Général de la Fédération Internationale
des Syndicats chrétiens d'employés, cadres et voyageurs de commerce

*Commentaire du Règlement n° 15 ; analyse des mesures qui constituent un
premier pas important vers la libre circulation des travailleurs dans la
Communauté des Six.*

ADOPTE par le Conseil de la C.E.E. le 16 août dernier, le Règlement n° 15 « relatif aux premières mesures pour la réalisation de la libre circulation des travailleurs à l'intérieur de la Communauté » a été publié le 26 août au « Journal Officiel des Communautés » (1) et est entré en vigueur le 1^{er} septembre. Comme on le verra, les divers organes appelés à coopérer à la mise en œuvre de ces mesures doivent être constitués en octobre et n'entreront en activité, au plus tôt, qu'en novembre.

Près de quatre ans auront donc été nécessaires pour que soit effectivement amorcée la libération des mouvements de la main-d'œuvre entre les Six pays. C'est assez dire combien ont été laborieuses les consultations organisées par la Commission à ce sujet et les négociations entre les gouvernements.

La matière est en effet délicate. Si nul ne songe, semble-t-il, à remettre en cause le principe même de la libre circulation des travailleurs qui, aux termes du Traité de Rome, doit être assurée à l'intérieur de la Communauté au plus tard à l'expiration de la période de transition, les points de vue et les préoccupations en cette matière sont assez fortement divergents, pour ne pas dire contradictoires, selon les pays et les divers milieux professionnels.

Il est normal que l'Italie, pays de la Communauté où existe encore le plus fort excédent de

main-d'œuvre, ait été la plus désireuse d'enregistrer de premiers résultats concrets dans ce domaine; il est tout aussi normal que d'autres pays — dont la France — qui bénéficient d'une situation de plein emploi, aient été principalement soucieux de ne pas compromettre cet équilibre. Les employeurs souhaitent, d'une manière générale, disposer d'une faculté de choix, la plus large possible, pour le recrutement des travailleurs, aussi leurs organisations s'accommodent-elles volontiers de l'existence de « réserves de main-d'œuvre » ; en revanche, l'élimination du chômage, quelle qu'en soit la forme, est l'une des préoccupations majeures des organisations de travailleurs. Qui pourrait s'étonner de ces différences d'optique ?

Consciente de ces inévitables divergences, la Commission européenne, au risque de se voir reprocher sa lenteur, a tenu, avant de formuler ses propositions, à s'entourer du maximum de précautions. Après avoir dressé un tableau complet des mesures déjà en vigueur concernant la circulation des travailleurs dans les pays de la Communauté, elle a procédé de juillet 1959 à avril 1960, à de nombreuses consultations des experts gouvernementaux sur un premier avant-projet. A deux reprises également, au cours de cette même période, elle a officiellement consulté les organisations professionnelles d'employeurs et de travailleurs des Six pays.

Les propositions de Règlement et de Directives ont été adressées par la Commission au Conseil en juin 1960. Celui-ci, conformément au Traité, les a transmises pour avis au Comité économique

(1) 4^e année, n° 57. Service de vente en France des publications des Communautés européennes, 26, rue Desaix, Paris (15^e).

et social. Il les a également soumises, bien que le Traité ne l'ait pas prescrit, mais en raison des incidences politiques du problème, à l'Assemblée Parlementaire. Cette dernière a formulé son avis en octobre 1960 et le Comité économique et social à la fin de novembre.

Au niveau des exécutifs européens, un retard supplémentaire a sans doute été entraîné dans la phase ultime de mise au point des textes, par la démission, à l'automne de l'année 1960, de M. G. Pétrilli, Président du groupe des Affaires sociales de la Commission, qui n'a été remplacé qu'en février 1961 par M. Lévi Sandri.

Dans l'hypothèse — encore incertaine aujourd'hui — où les projets tendant à accélérer l'exécution du Traité de Rome se réaliseraient, la progressivité dans l'application des mesures concernant la libre circulation des travailleurs devrait, en raison de ce retard, être extrêmement rapide. En effet, le Règlement qui vient d'entrer en vigueur est valable pour une première étape, au cours de laquelle sera maintenue dans une assez large mesure, en faveur des travailleurs nationaux, la priorité d'accès aux emplois vis-à-vis des travailleurs des autres Etats membres. Cette étape doit prendre fin au plus tôt le 31 décembre 1962 et au plus tard le 31 août 1963. Au cours d'une seconde étape, la priorité du marché national de l'emploi ne sera plus maintenue que dans des cas exceptionnels. Les dernières entraves à la libre circulation devront être éliminées au cours d'une troisième étape, afin que, conformément à l'article 48 du Traité, la liberté de circulation soit totale à la fin de la période de transition. Si celle-ci est réduite de douze à huit ans, c'est donc sur un peu plus de deux ans seulement que devront s'échelonner les mesures intervenant dans le cadre de la seconde et de la troisième étapes prévues pour l'instauration de la libre circulation des travailleurs.

Le Règlement ci-dessous analysé est un compromis. Il ne sera considéré comme pleinement satisfaisant, ni par ceux qui souhaitaient que l'on aille très vite et très loin dans le sens de la libération, ni par ceux qui, au moment de la ratification du Traité, avaient décrit sous le jour le plus sombre les conséquences qu'entraînerait la libre circulation de la main-d'œuvre.

Il est cependant permis d'observer qu'après quatre premières années d'application du Traité de Rome, les pronostics les plus pessimistes émis en juillet 1957 par certains parlementaires français ne se sont pas vérifiés. De 1956 à 1959, plus de

300.000 travailleurs étrangers ont été introduits en France sans que la situation globale de l'emploi s'en soit trouvée sensiblement affectée. Dans son rapport à l'Assemblée européenne, M. Rubinacci a fait observer que, de 1954 à 1959, les effectifs — salariés et non salariés — employés à l'intérieur de la Communauté avaient augmenté de plus de 5 millions d'unités (70,2 millions contre 65,1), cet accroissement s'étant réalisé pour l'essentiel en Allemagne fédérale (+ 2,3 millions) et en Italie (+ 2,5 millions). Le nombre de chômeurs inscrits en Italie, qui atteignait environ 2 millions en 1954, était ramené, à la fin de 1959, à un peu moins de 1,7 million et il semble avoir encore assez sensiblement diminué depuis. Ce chômage structurel est désormais constitué, en presque totalité, de travailleurs sans qualification — provenant pour la plupart du secteur agricole — au point que certaines industries italiennes ressentent maintenant, elles aussi, une pénurie de main-d'œuvre qualifiée.

Au cours de ces quatre années qui se sont écoulées depuis l'entrée en vigueur du Traité, une certaine décantation s'est produite à propos du problème que pose, dans plusieurs régions de la Communauté et tout spécialement en Italie du sud, l'existence du chômage structurel. Il apparaît désormais plus clairement que la véritable solution de ce problème réside dans un ensemble d'efforts à poursuivre dans trois directions : la mise en valeur accélérée des régions les moins développées, en vue de créer des activités nouvelles dans les zones mêmes qui souffrent d'un sous-emploi structurel important ; un développement systématique, et à très grande échelle, de la formation professionnelle accélérée des travailleurs sans qualification, ainsi que de la rééducation professionnelle ; enfin, en tant que mesure complémentaire, mais non pas essentielle, la réalisation de la libre circulation des travailleurs.

C'est dire que l'on ne doit pas s'assigner pour objectif des mouvements migratoires atteignant la plus grande amplitude possible au sein de la Communauté, que la libre circulation ne constitue pas une fin en soi, mais l'un des éléments d'une politique européenne de l'emploi, elle-même inséparable d'une politique conjoncturelle commune et d'une politique commune du développement économique.

A cet égard, le lecteur se convaincra sans doute que le Règlement n° 15 peut constituer un bon point de départ, en ce sens qu'à côté des droits et garanties nouveaux qu'il octroie aux travailleurs

des Six pays, il amorce la mise en place du dispositif destiné à réaliser, au niveau européen, la mise en contact et la compensation des offres et demandes d'emploi, sur la base d'une coopération étroite entre les services de la Commission, les administrations nationales et les organisations d'employeurs et de travailleurs. Indépendamment des premières mesures de « libération » proprement dites, c'est là, nous le pensons, que réside l'aspect le plus positif du Règlement.

Ces « mécanismes » — dont l'apparente complexité a fait l'objet de certaines critiques — devront évidemment être rodés au cours de la première étape. Il est permis d'espérer qu'au terme de ce rodage la Communauté disposera d'un instrument très valable pour la mise en œuvre d'une véritable politique européenne de l'emploi (expression qui est encore, momentanément sans doute, écartée) dont les effets seront favorables, d'une part pour les travailleurs qui bénéficieront d'une liberté de choix plus réelle entre les emplois qui leur seront offerts dans les Six pays, en même temps que de moyens d'intervention plus efficaces

pour prévenir ou résorber le chômage, d'autre part, grâce à la plus grande mobilité géographique et professionnelle de la main-d'œuvre, pour le maintien d'un taux élevé d'expansion économique.

Après un rappel, qui nous paraît s'imposer pour plus de clarté, du texte fondamental en la matière que constituent les articles 48 et 49 du Traité de Rome, nous analysons d'abord les principes directeurs concernant la libre circulation des travailleurs, tels qu'ils sont définis dans le préambule du Règlement. Les chapitres suivants sont consacrés : à l'analyse des mesures de libération qui interviennent au cours de la première étape ; aux mécanismes créés pour assurer la mise en contact et la compensation des offres et demandes d'emploi, aux organismes qui sont appelés à coopérer à l'application de ces mesures ; à un ensemble de dispositions complémentaires incluses dans le Règlement ; enfin aux Directives adressées aux Etats membres en ce qui concerne les procédures et les pratiques administratives.

I. — TEXTE DU TRAITE ET PRINCIPES DIRECTEURS

A) LES ARTICLES DU TRAITE

Dans le cadre du titre III du Traité de Rome, qui est consacré à la « Libre circulation des personnes, des services et des capitaux », les articles 48 et 49 définissent dans les termes suivants l'objectif de la libre circulation des travailleurs et les moyens de l'atteindre.

Article 48. — 1. La libre circulation des travailleurs est assurée à l'intérieur de la Communauté au plus tard à l'expiration de la période de transition.

2. Elle implique l'abolition de toute discrimination, fondée sur la nationalité, entre les travailleurs des Etats membres, en ce qui concerne l'emploi, la rémunération et les autres conditions de travail.

3. Elle comporte le droit, sous réserve des limitations justifiées par des raisons d'ordre public, de sécurité publique et de santé publique :

a) De répondre à des emplois effectivement offerts.

b) De se déplacer à cet effet librement sur le territoire des Etats membres.

c) De séjourner dans un des Etats membres afin d'y exercer un emploi conformément aux dis-

positions législatives, réglementaires et administratives régissant l'emploi des travailleurs nationaux.

d) De demeurer, dans des conditions qui feront l'objet de règlements d'application établis par la Commission, sur le territoire d'un Etat membre, après y avoir occupé un emploi.

4. Les dispositions du présent article ne sont pas applicables aux emplois dans l'administration publique.

Article 49. — Dès l'entrée en vigueur du présent Traité, le Conseil arrête, sur proposition de la Commission et après consultation du Comité économique et social, par voie de directives ou de règlements, les mesures nécessaires en vue de réaliser progressivement la libre circulation des travailleurs, telle qu'elle est définie à l'article précédent, notamment :

a) En assurant une collaboration étroite entre les administrations nationales du travail.

b) En éliminant, selon un plan progressif, celles des procédures et pratiques administratives, ainsi que les délais d'accès aux emplois disponibles découlant soit de la législation interne, soit d'accords antérieurement conclus entre les Etats membres, dont le maintien ferait obstacle à la libération des mouvements des travailleurs.

c) En éliminant, selon un plan progressif, tous les délais et autres restrictions, prévus soit par les législations internes, soit par des accords antérieurement conclus entre les Etats membres, qui imposent aux travailleurs des autres Etats membres d'autres conditions qu'aux travailleurs nationaux pour le libre choix d'un emploi.

d) En établissant des mécanismes propres à mettre en contact les offres et les demandes d'emploi et à en faciliter l'équilibre dans des conditions qui écartent des risques graves pour le niveau de vie et l'emploi dans les diverses régions et industries.

Ajoutons que l'article 50 prévoit, dans le cadre d'un programme général, l'organisation d'échanges de jeunes travailleurs, mais le Règlement est muet sur ce point. Quant à l'article 51, qui prévoit les mesures relatives à la sauvegarde des droits des travailleurs migrants et de leurs ayants-droit en matière de sécurité sociale, il y a été satisfait, pour l'essentiel, par les Règlements n° 3 et 4 de décembre 1958, entrés en vigueur le 1^{er} janvier 1959.

B) LE PRÉAMBULE DU RÈGLEMENT

Les dix « considérants » précédant le texte proprement dit du Règlement n° 15 formulent un certain nombre de principes qui donnent d'utiles indications quant à l'orientation générale des mesures relatives à la libre circulation des travailleurs dans le cadre de la Communauté.

Les deux premiers de ces considérants sont un simple rappel des *intentions des auteurs du Traité* en la matière, et il n'appellent pas d'observation particulière.

Les quatre considérants qui suivent exposent que le « plan progressif » mentionné à l'article 49 du Traité sera exécuté en *trois étapes*, au terme desquelles sera entièrement assurée la libre circulation des travailleurs, cette méthode devant permettre « la mise en œuvre sans heurts des mesures de libération. « A la vérité, il n'est pas formellement spécifié qu'il y aura trois étapes, mais ceci ressort du libellé des cinquième et sixième considérants, à la réserve près que la troisième étape pourrait être singulièrement écourtée si l'accélération du Traité se réalise (1).

Au cours de la *première étape* dont la durée ne

(1) Des voix s'élevaient à l'Assemblée européenne pour demander que la progressivité ne comporte que deux étapes en raison du retard apporté dans l'élaboration du règlement prescrivant les premières mesures et dans la perspective de l'accélération du Traité.

sera « pas supérieure à deux ans », la *priorité du marché national de l'emploi* est maintenue, sous réserve de certaines mesures de libération immédiate prévues par le règlement.

Au cours de l'*étape suivante*, « la *priorité du marché national* ne pourra plus être invoquée que dans des *conditions plus limitées* ». Dans la « *phase finale* » toutes les entraves à la circulation des travailleurs seront abolies. Le règlement arrête les mesures à prendre pour la première étape et des mesures subséquentes interviendront pour assurer les aménagements nécessaires au cours « des étapes suivantes ».

Des procédures de plus en plus accélérées devront intervenir pour la *mise en contact et la compensation des offres et des demandes d'emploi* afin que, au plus tard à l'expiration de la période de transition, cette compensation s'effectue sur le territoire des Six Etats « dans les mêmes conditions que pour les ressortissants de chacun de ces Etats ».

Le considérant suivant souligne le rôle de *coordination et d'impulsion* qui incombe à la Commission pour réaliser la collaboration étroite des administrations nationales intéressées, celle-ci supposant « des échanges suivis d'informations complètes et comparables, ainsi qu'une organisation méthodique des actions communes ».

Dès la première étape, « des méthodes de fonctionnement présentant un certain caractère d'uniformité » doivent être mises en place. Ceci nécessite la création d'*organismes appropriés* dont les attributions générales et les tâches techniques doivent être définies de manière à leur permettre de grouper « dans un esprit de large coopération » les compétences et les expériences des administrations nationales et des organisations d'employeurs et de travailleurs, en vue du succès des actions communes.

L'avant-dernier considérant mentionne, en termes soigneusement dosés — on en verra la raison quand nous parlerons de l'article 43 du Traité — le principe de la *priorité du marché communautaire de l'emploi* : « Dans le cadre des objectifs généraux du traité, la mise en œuvre du présent règlement vise à favoriser en premier lieu l'emploi, dans les Etats membres ayant des besoins en main-d'œuvre insatisfaits, des travailleurs ressortissants des autres Etats membres ».

Le dixième et dernier considérant formule deux principes. Le premier est assez longuement explicité : des *liens étroits* existent entre la *libre circulation* des travailleurs, l'*emploi* et la *formation*

professionnelle « pour autant que celle-ci tend à mettre des travailleurs en mesure de répondre à des offres concrètes d'emploi émises dans d'autres régions de la Communauté ». Les problèmes relevant de ces matières doivent donc être étudiés, non plus isolément, mais dans leurs relations d'interdépendance et il est nécessaire d'orienter les efforts des Etats membres vers une coordination communautaire de leurs politiques de l'emploi.

Le second principe, très brièvement esquissé, est que, dans le cadre de cette coordination des politiques nationales de l'emploi, il y a lieu de tenir compte « des problèmes de l'emploi sur le plan régional ». Les travaux préparatoires à l'élaboration du règlement permettent de souligner que cette compensation interrégionale des offres et demandes d'emploi constitue, aux yeux de la Commission, un des objectifs essentiels à atteindre.

C) DISPOSITIF DU RÈGLEMENT

Le règlement proprement dit est subdivisé en quatre parties :

— La *première partie* est intitulée « De l'introduction et de l'emploi des travailleurs et de leur famille ». Un premier titre, concernant les travailleurs, comprend quatre chapitres : Introduction des travailleurs ; critères d'appréciation du

marché de l'emploi — Prolongation de l'emploi — Egalité de traitement — Critères de recrutement. Le second titre traite de la famille des travailleurs.

— La *seconde partie* : « De la mise en contact et de la compensation des offres et des demandes d'emploi » comprend également deux titres : l'un, consacré au « Rôle des services de l'emploi des Etats membres et de la Commission », est subdivisé en deux chapitres traitant successivement du rôle des services nationaux et régionaux et de celui de la Commission ; l'autre contient des « Mesures complémentaires », concernant, dans un premier chapitre, le personnel spécialisé en matière de compensation et, dans un second chapitre, la formation professionnelle.

— La *troisième partie* est intitulée : « Des organismes chargés d'assurer une collaboration étroite entre les Etats membres en matière de libre circulation et d'emploi des travailleurs ». Elle comprend deux titres qui concernent : le premier, le Comité consultatif et le second le Comité technique.

— Dans la *quatrième partie* sont insérées diverses « Dispositions finales » qui forment onze articles.

Nous consacrons un chapitre à chacune de ces quatre parties du règlement.

II. — LES MESURES DE LIBERATION AU COURS DE LA PREMIERE ETAPE

A) DROITS RECONNUS AUX TRAVAILLEURS

Droit conditionnel d'accès aux emplois.

L'article premier est ainsi libellé :

1. Tout ressortissant d'un Etat membre est autorisé à occuper un emploi salarié sur le territoire d'un autre Etat membre, si aucun travailleur approprié n'est disponible pour l'emploi vacant parmi la main-d'œuvre appartenant au marché régulier de l'emploi de l'autre Etat membre.

2. Au sens du paragraphe 1 et sans préjudice des dispositions de l'article 3, il n'y a pas de travailleur disponible si aucun candidat approprié n'a été trouvé dans le délai de trois semaines au plus à partir du moment où la vacance d'emploi a été enregistrée au bureau de main-d'œuvre.

Comme on le voit, la règle générale maintenue au cours de cette première étape est que, si des travailleurs ressortissants d'un Etat membre sont disponibles pour occuper un emploi offert sur le territoire dudit Etat, ils bénéficient, pendant un délai de trois semaines, d'une priorité sur les travailleurs ressortissant des autres Etats membres.

Il y a lieu de souligner que ce délai de trois semaines marque un progrès dans le sens de la libre circulation des travailleurs entre pays : dans les documents élaborés en cette matière sous l'égide de l'O.E.C.E., la priorité en faveur des travailleurs nationaux était d'une durée d'un mois, l'Etat intéressé ayant la faculté de la porter à deux mois.

Deux suggestions qui avaient été faites n'ont pas été retenues : l'une avait pour but, en mentionnant les travailleurs « et assimilés » de préciser que les apprentis pourraient bénéficier dans tous les cas du même traitement que les travailleurs ; l'autre aurait conféré aux travailleurs réfugiés ou apatrides les mêmes avantages qu'aux ressortissants des Etats membres.

Droit inconditionnel d'accès aux emplois.

A la règle générale posée par l'article 1^{er} sont apportées deux exceptions importantes, en ce qui concerne, d'une part, des offres nominatives d'emploi concernant des régions ou des professions dé-

ficitaires en main-d'œuvre. La première exception est précisée dans les termes suivants par l'article 2:

1. Par dérogation à la règle énoncée à l'article premier, les travailleurs faisant l'objet d'offres nominatives déposées par les employeurs auprès des services compétents reçoivent automatiquement l'autorisation d'occuper l'emploi vacant, lorsque ces offres présentent un caractère particulier fondé sur :

a) Des raisons d'ordre professionnel concernant soit la spécialisation, soit le caractère de confiance attaché à l'emploi offert, soit des liens professionnels antérieurs ;

b) L'existence de liens familiaux soit entre l'employeur et le travailleur demandé, soit entre celui-ci et un travailleur occupé régulièrement depuis plus d'un an dans l'entreprise ;

c) Le fait qu'il s'agit des cadres nécessaires à la marche de l'entreprise déplacés par un employeur qui transfère totalement ou partiellement son établissement d'un pays à l'autre.

L'application des alinéas a) et b) s'effectue suivant les dispositions figurant à l'annexe.

2. L'offre d'emploi nominative doit être assortie d'un engagement de l'employeur déterminant les conditions de l'emploi offert.

3. Les dispositions du présent article ne sont pas applicables lorsqu'il s'agit d'offres d'emploi ou de contrats simulés.

Des craintes ont été exprimées, tant au sein de l'Assemblée parlementaire que du Comité économique et social, à propos d'un risque d'extension abusive des offres nominatives d'emploi. Il avait été d'abord prévu que le Comité consultatif serait appelé à émettre des avis sur les conditions et limites d'application des critères concernant les « raisons d'ordre professionnel » et les « liens familiaux ». Cette procédure a été écartée, mais une interprétation précise et limitative des termes employés au paragraphe 1, alinéas a) et b) est donnée dans l'annexe à laquelle renvoie cet article. En voici le texte :

— Le terme « spécialisation » désigne une qualification élevée ou une qualification peu répandue se référant à un travail ou à un métier nécessitant des connaissances techniques particulières ;

— L'expression « caractère de confiance attaché à l'emploi » qualifie les emplois dont l'exercice exige, d'après l'usage du pays d'accueil, des rapports particuliers de confiance entre l'employeur et le travailleur ;

— Il y a « liens professionnels antérieurs » lorsqu'un employeur demande l'engagement sur le

territoire d'un Etat membre d'un travailleur qu'il a déjà occupé sur ce même territoire pendant un an au moins au cours des deux dernières années ;

— Par « liens familiaux », on entend les liens de parenté et d'alliance jusqu'au deuxième degré entre deux travailleurs.

Les termes « sur ce même territoire » insérés dans le paragraphe qui définit les liens professionnels antérieurs permettent d'écarter l'hypothèse où un employeur, décidant de transférer son entreprise dans un autre Etat membre que le sien, recruterait entièrement son personnel au moyen d'offres nominatives adressées aux travailleurs antérieurement employés par lui dans son propre pays.

La seconde exception au maintien de la priorité du marché national de l'emploi découle de l'article 3, paragraphe 4, où il est dit que, pour les régions et professions reconnues déficitaires en main-d'œuvre, « les autorisations de travail sont automatiquement délivrées, sauf modification imprévue et importante de la situation de l'emploi ». En pareil cas, l'Etat membre intéressé doit envoyer immédiatement un rapport spécial à la Commission (1).

Mesures limitatives non applicables aux ressortissants des Etats membres.

L'article 4 stipule que :

Les dispositions législatives, réglementaires et administratives limitant dans un Etat membre, en nombre ou en pourcentage, par entreprise, par branche d'activité, par région ou à l'échelon national, l'emploi de travailleurs étrangers, ne sont pas applicables aux travailleurs ressortissants des autres Etats membres.

Droit de sortie.

Aux termes de l'article 5, les travailleurs peuvent quitter librement le territoire de leur pays d'origine pour répondre à un emploi effectivement offert dans un autre Etat membre. Des limitations éventuelles de ce droit « ne peuvent être justifiées par des mobiles économiques, mais seulement par des obligations particulières dans lesquelles le travailleur peut se trouver à l'égard de la législation de son pays ».

Cependant « en cas de difficultés particulières et en vue de préserver les intérêts vitaux de certains travailleurs, l'Etat membre d'origine de ces travailleurs peut s'opposer à leur emploi dans une

(1) Voir ci-après notre § B, concernant les critères d'appréciation de la situation des marchés nationaux de l'emploi.

région ou une entreprise déterminée sur le territoire d'un autre Etat membre ». Il doit saisir alors immédiatement la Commission qui, en contact étroit avec les Etats membres intéressés et après consultation éventuelle des Comités consultatif et technique, propose les mesures de nature à surmonter la difficulté.

Elargissement des droits en fonction de la durée de l'emploi.

L'article 6 du règlement prévoit une consolidation et un élargissement des droits reconnus, dans un Etat membre, aux travailleurs ressortissants des autres Etats membres, en fonction de la durée des emplois occupés par eux dans cet Etat. Cette mesure paraît équitable, en contrepartie des services rendus par les travailleurs à l'économie de l'Etat où ils ont exercé leur activité. L'article en question est libellé comme suit :

1. Après une année d'emploi régulier sur le territoire d'un Etat membre, le ressortissant d'un autre Etat membre disposant d'un emploi a droit au renouvellement de son autorisation de travail dans la même profession.

2. Après trois ans d'emploi régulier, ce ressortissant reçoit l'autorisation d'exercer une autre profession salariée pour laquelle il est qualifié.

3. Après quatre ans d'emploi régulier, ce ressortissant reçoit l'autorisation d'exercer toute profession salariée dans les mêmes conditions que les travailleurs nationaux.

4. Le ressortissant d'un Etat membre qui a exercé au cours de cinq années consécutives, sur le territoire d'un autre Etat membre, un emploi régulier pour lequel les autorisations de travail nécessaires ont été accordées pour des périodes comprises entre huit et douze mois par an reçoit également l'autorisation d'exercer toute profession salariée sur l'ensemble du territoire de l'autre Etat membre, dans les mêmes conditions que les travailleurs nationaux.

5. Les périodes d'emploi régulier effectuées par le travailleur ressortissant d'un Etat membre sur le territoire d'un autre Etat membre avant l'entrée en vigueur du présent règlement sont prises en considération, pour moitié, pour l'application du présent article à ce travailleur.

Comme on le voit, le paragraphe 5 de cet article entraîne une rétroactivité en faveur des travailleurs qui ont exercé un emploi dans un Etat membre autre que le leur avant le 1^{er} septembre 1961. On a voulu éviter que ces travailleurs ne soient en quelque sorte pénalisés en raison du retard ap-

porté à la promulgation du règlement. Il avait d'abord été envisagé de prendre en considération l'ensemble des périodes d'emploi depuis le 1^{er} janvier 1958, date d'entrée en vigueur du Traité. Finalement les périodes d'emploi antérieures au 1^{er} septembre 1961 sont toutes prises en considération mais seulement pour moitié.

L'article 7 précise que pour l'application de l'article précédent, les absences pour congés annuels, maladie, maternité, accident du travail ou maladie professionnelle sont assimilées à des périodes d'emploi régulier dans la limite de quarante jours par an. Les périodes de chômage involontaire, les absences pour cause de maladie de longue durée ou pour l'accomplissement d'obligations militaires ne sont pas considérées comme périodes d'emploi régulier (1) ; mais elles ne portent pas atteinte à la validité de la période d'emploi antérieure si l'intéressé reprend son activité dès qu'un emploi lui est offert, en cas de chômage, ou dans un délai de trente jours dans les autres cas.

Egalité de traitement.

L'égalité de traitement entre travailleurs nationaux et ressortissants des autres Etats membres est définie aux articles 8 et 9. Le premier de ces articles stipule :

1. Le travailleur ressortissant d'un Etat membre ne peut pas, en raison de sa nationalité, être traité sur le territoire des autres Etats membres différemment des travailleurs nationaux. Il bénéficie de la même protection et du même traitement que les travailleurs nationaux pour toutes conditions d'emploi et de travail, notamment en matière de rémunération et de licenciement.

2. Il bénéficie également de l'égalité de traitement en matière d'affiliation aux organisations syndicales et de droit de vote aux organes de représentation des travailleurs dans l'entreprise, dans la mesure où ces questions sont réglementées par la législation ou dépendant des autorités administratives.

3. Toute clause de convention collective ou individuelle ou d'autre réglementation collective portant sur l'emploi, la rémunération et les autres conditions de travail est nulle de plein droit dans la mesure où elle prévoit ou autorise des conditions discriminatoires à l'égard des travailleurs ressortissants des autres Etats membres.

Un texte antérieur avait prévu, au paragraphe 2,

(1) Sinon dans une limite de quarante jours par an, dans la mesure où ces quarante jours ne sont pas épuisés pour les motifs énumérés dans la première phrase.

le droit d'éligibilité des travailleurs non nationaux aux organes de représentation des travailleurs dans l'entreprise. Ce droit a été supprimé contrairement au vœu des organisations de travailleurs.

Aux termes de l'article 9, les bureaux de main-d'œuvre doivent, au même titre que lorsqu'il s'agit de travailleurs nationaux, aider s'il y a lieu les ressortissants des autres Etats membres pour la recherche d'un emploi.

Critères de recrutement.

L'article 10 interdit tout critère discriminatoire à l'encontre des travailleurs ressortissant des autres Etats membres quant aux conditions médicales ou professionnelles d'embauche. En outre, le travailleur ressortissant d'un autre Etat membre, lorsqu'il est en possession d'une offre nominative d'emploi, ne peut être soumis à un examen professionnel, à moins que l'employeur ne l'ait expressément demandé.

B) CRITÈRES D'APPRÉCIATION DE LA SITUATION DES MARCHÉS NATIONAUX DE L'EMPLOI

En raison de l'octroi automatique des autorisations de travail, pour les ressortissants des autres Etats membres, lorsque les offres d'emploi concernent des professions ou régions « reconnues déficitaires en main-d'œuvre », les auteurs du règlement ont dû prêter une attention particulière aux conditions dans lesquelles serait appréciée, dans les six pays, la situation de l'emploi. Une procédure assez précise a donc été instituée à ce sujet par l'article 3 du règlement dont nous reproduisons ci-après les trois premiers paragraphes (1).

1. Les Etats membres adressent à la commission dans le mois suivant la fin de chaque trimestre civil un rapport circonstancié précisant :

a) Les régions et les professions dans lesquelles des excédents de main-d'œuvre existent ou sont à craindre ; notamment, les qualifications professionnelles dans lesquelles existent des disponibilités inemployées de main-d'œuvre devront être mentionnées ;

b) Les régions et les professions reconnues déficitaires en main-d'œuvre.

2. Un rapport spécial fournissant les données visées au paragraphe 1 pourra être adressé, en cours de trimestre, à la Commission si des circonstances particulières l'exigent.

3. Chaque Etat membre procède à l'appréciation de la situation de son marché de l'emploi.

(1) Le § 4, cité précédemment, est celui qui stipule que dans les professions et régions déficitaires en main-d'œuvre les autorisations d'emploi sont automatiquement délivrées.

En vue de rapprocher les méthodes d'appréciation de la situation du marché de l'emploi, la Commission, après avoir pris connaissance des études effectuées en application des dispositions de l'article 37, alinéa d), par le Comité technique institué à l'article 36 et après avis du Comité consultatif institué à l'article 28, recommande aux Etats membres d'utiliser pour cette appréciation certains critères uniformes.

Comme on le voit, le dernier alinéa ci-dessus habilite la Commission à adresser des recommandations aux Etats membres tendant à l'utilisation de critères uniformes pour les méthodes d'appréciation de la situation du marché de l'emploi. Il a ainsi été tenu compte des observations que l'Assemblée avait faites à ce sujet, en soulignant à juste titre que l'article 3 constitue « la base essentielle d'une application objective du règlement et des directives ».

C) DROITS RECONNUS AUX MEMBRES DE LA FAMILLE DES TRAVAILLEURS

Les dispositions relatives à la famille des travailleurs qui forment la matière des articles 11 à 15 du règlement présentent un intérêt particulier en ce sens qu'elles apportent d'heureuses innovations par rapport à la plupart des accords bilatéraux ou multilatéraux antérieurement conclus sur les mouvements de main-d'œuvre.

Droit d'installation.

L'article 11 stipule :

1. Le conjoint et les enfants de moins de vingt et un ans d'un travailleur ressortissant d'un Etat membre, régulièrement occupé sur le territoire d'un autre Etat membre, sont admis à s'installer avec lui sur le territoire de ce dernier.

2. Chaque Etat membre favorise l'admission de tout membre de la famille qui est totalement ou principalement à la charge du travailleur et vit sous son toit.

3. Pour l'application des paragraphes 1 et 2, le travailleur doit disposer d'un logement normal pour sa famille. Il bénéficie des mêmes droits que les travailleurs nationaux et des mêmes avantages éventuels que tout ce qui concerne l'accès au logement.

On notera que l'autorisation d'installation n'est de droit qu'en ce qui concerne le conjoint du travailleur et ses enfants âgés de moins de vingt et un ans. Pour les autres membres de la famille qui sont à la charge du travailleur et qui vivent sous son toit, les Etats membres doivent seulement favoriser leur admission. L'Assemblée a demandé que

cette disposition soit interprétée dans un sens aussi large que possible par les administrations nationales, notamment en faveur des enfants majeurs demeurant à la charge du travailleur pour des raisons de santé ou de prolongation d'études.

Le paragraphe 3, qui confère aux ressortissants d'un autre Etat membre les mêmes droits et les mêmes avantages qu'aux travailleurs nationaux en ce qui concerne l'accès au logement, représente un progrès important par rapport à la situation antérieure. Mais l'Assemblée, à cet égard, n'a pas manqué de déplorer à nouveau qu'aucune disposition du Traité de Rome n'ait prévu une action communautaire dans le domaine du logement et elle a exprimé le vœu qu'une décision unanime soit prise à ce sujet par les six gouvernements.

Droit d'accès à un emploi salarié.

Aux termes de l'article 12, le conjoint et les enfants d'un travailleur ressortissant d'un Etat membre régulièrement employé sur le territoire d'un autre Etat membre et « qui y ont été admis en application de l'article 11, paragraphe 1, sont autorisés à occuper un emploi salarié dans l'autre Etat membre dans les mêmes conditions que le travailleur lui-même ».

L'autorisation de travail, en ce qui concerne les enfants du travailleur, n'est donc de droit que pour ceux âgés de moins de vingt et un ans.

Le conjoint d'un ressortissant d'un Etat membre ayant la nationalité d'un autre Etat membre reçoit de plein droit l'autorisation d'occuper un emploi salarié sur le territoire du premier Etat membre (article 13). Enfin le conjoint et les enfants d'un ressortissant d'un Etat membre qui exploite une entreprise familiale sur le territoire d'un autre Etat membre sont dispensés de toute autorisation pour occuper un emploi dans cette entreprise (article 14).

Droit des enfants en matière d'enseignement.

L'article 15 définit comme suit les droits des

enfants d'un travailleur ressortissant d'un autre Etat membre en ce qui concerne l'accès à l'enseignement dans l'Etat membre où ce travailleur occupe un emploi :

Les enfants d'un ressortissant d'un Etat membre qui est ou a été régulièrement employé dans un autre Etat membre sont admis aux cours d'apprentissage et de formation professionnelle de cet Etat membre dans les mêmes conditions que ses nationaux, si ces enfants résident régulièrement sur son territoire.

Contrairement à la disposition qui figurait dans les documents préparatoires, cet article ne prévoit pas le droit d'admission des enfants aux cours d'enseignement général mais seulement à ceux d'apprentissage ou de formation professionnelle. Cette lacune sera sans doute assez vivement déplorée, et l'on doit souhaiter qu'une telle anomalie soit écartée dans le règlement qui couvrira la deuxième étape.

L'Assemblée parlementaire a évoqué le problème de l'assistance sociale aux travailleurs non nationaux et à leur famille. Elle avait même examiné un projet d'amendement à ce sujet, aux termes duquel un service spécialisé d'assistance sociale pour les travailleurs immigrants pourrait être créé, à la demande de l'Etat membre d'origine, dans les Etats membres où l'immigration atteint une grande ampleur. Ce projet d'amendement envisageait aussi la création de centres d'activité sociale chargés de tâches d'assistance sociale, morale et religieuse, d'éducation et de récréation.

L'Assemblée n'a finalement pas retenu ce projet d'amendement, mais on verra que l'assistance sociale en faveur des travailleurs et de leur famille a été mentionnée parmi les attributions confiées au Comité consultatif, au nombre de celles à propos desquelles cet organisme pourra émettre des avis motivés, éventuellement de sa propre initiative, à l'intention des Exécutifs de la Communauté.

(à suivre)

DOCUMENT

INTÉGRATION ÉCONOMIQUE ET ÉGALISATION DES CONDITIONS DE CONCURRENCE

par G. A. van HAEFTEN

La revue hollandaise « Economisch-Statistisch Berichten » a publié un article dans lequel l'auteur, M. G. A. van Haeften, exprime des idées qui nous ont paru susceptibles d'intéresser les milieux économiques français au moment de l'ouverture des négociations entre la Grande-Bretagne et les pays du Marché Commun.

L'essentiel de la thèse avancée par M. van Haeften est repris dans l'exposé ci-après : il est indispensable de garantir le jeu normal des investissements entre les pays associés.

LA position qui vient d'être prise par le Gouvernement Britannique à l'égard de la Communauté Economique Européenne et qui a été approuvée par la Chambre des Communes permet enfin d'envisager la possibilité d'une entrée de ce pays comme septième membre du Marché Commun, cette entrée devant vraisemblablement être suivie de celles d'un ou plusieurs des partenaires de la Grande-Bretagne dans l'Association Européenne de libre échange. L'on ne peut que s'en féliciter car les règles de la C.E.E. permettent de créer entre les entreprises, sur un marché intégré, le degré nécessaire et suffisant d'égalisation des conditions de concurrence.

Plusieurs « constructeurs d'intégration » croient sincèrement qu'il est possible de réaliser une intégration économique suivant n'importe quel mo-

dèle, pour autant que les Etats en cause soient d'accord. Ils se trompent : comme il existe des lois pour la formation des Etats eux-mêmes, il en existe pour la constitution de zones d'intégration économique et il serait dangereux de ne pas les observer.

Lorsque des pays suppriment entre eux les barrières douanières qui cloisonnaient et protégeaient leur commerce et leur industrie, il est inévitable que les entreprises se retournent vers les Gouvernements pour exiger que les avantages dont peuvent bénéficier sur un même marché leur concurrents étrangers, du fait des disparités de législation et réglementation, soient abolis. Répondre favorablement à cette demande est un simple acte de justice.

DEGRE MINIMUM D'EGALISATION

L'égalisation des conditions de concurrence dans lesquelles les entreprises se trouvent placées, du fait de l'Etat dont elles ressortissent, ne peut et ne doit pas être totale. Toutefois le degré d'égalisation doit être assez élevé, sinon s'instaureraient dans l'un ou l'autre des pays partenaires des avantages « artificiels ». On verrait alors les investissements se diriger vers le pays partenaire qui, utilisant au maximum la liberté qu'il conserve, maintiendrait un état de choses privilégié au bé-

néfice de ses entreprises. On verrait se développer une lutte sournoise entre les Etats partenaires, afin de provoquer le déplacement des investissements vers leurs territoires.

L'égalisation apparaît alors, non seulement comme un acte de justice de l'Etat en cause vis-à-vis de ses entreprises, mais également une réaction de sauvegarde de l'Etat lui-même.

Le déplacement des investissements serait l'indice du fait que le degré d'égalisation n'aurait

pas été fixé à un niveau assez élevé et ce déplacement provoquerait la rupture des liens d'intégration, car il est bien certain qu'aucun Etat ne pourrait supporter de voir son industrie quitter le pays en raison de mesures discriminatoires de la part de ses partenaires.

(L'on ne saurait se dissimuler qu'il existe une certaine opposition d'intérêts, quant au degré d'intégration nécessaire, entre, d'une part, l'Etat lui-même et, d'autre part, certaines entreprises nationales d'importance internationale.

L'Etat a en effet intérêt à ce que les conditions d'investissements sur son territoire ne se détériorent pas comparativement à celles offertes par les autres Etats associés. Certaines entreprises possédant de larges ramifications internationales peuvent au contraire avoir intérêt à l'instauration d'un état de choses leur permettant d'investir là où elles peuvent trouver des conditions préférentielles vis-à-vis de l'ensemble de la concurrence à l'intérieur du marché intégré).

DEGRE MAXIMUM D'EGALISATION

Il a été indiqué ci-dessus que l'égalisation ne peut et ne doit pas être totale. Dans l'ordre économique l'égalisation n'est jamais absolue à l'intérieur même de l'Etat le plus centralisé. Un tel objectif entre plusieurs Etats exigerait en tout cas l'abandon quasi total de leur souveraineté nationale. Or c'est précisément ce que l'on veut évi-

ter en cherchant à réaliser une intégration économique, sinon l'on se proposerait de former un Etat unique. Poussée trop loin, l'intégration, pour cette raison, éclaterait d'elle-même. C'est pourquoi il y a lieu de rechercher le degré souhaitable entre le degré minimum nécessaire et le degré maximum inacceptable.

DEGRE SOUHAITABLE D'EGALISATION

Comment définir ce degré, entre une insuffisance qui engendrerait des distorsions dans les investissements et un excès qui mettrait inutilement et indésirablement en cause les souverainetés nationales ? Afin de tenter d'en fixer les limites, efforçons-nous de rechercher sur quel plan des économies l'égalisation devrait trouver son seul champ d'application.

Pour ce faire, distinguons entre la *formation du revenu national* et sa *distribution* : l'égalisation doit se situer sur le plan de la formation seulement et ne pas être étendue au plan de la distribution du revenu national.

Il faut rendre uniformes les cadres à l'intérieur desquels se forment les revenus nationaux des divers Etats associés : ceci implique la mise en concordance, dans le sens d'une équitable équilibration des conditions de concurrence, des textes législatifs et des actes réglementaires à usage tant interne qu'externe.

L'égalisation ne doit pas être étendue au plan de la distribution du revenu national sinon l'indépendance de l'Etat serait fortement compromise. Si celui-ci devait renoncer à arrêter lui-même son régime fiscal, à utiliser le produit des impôts à sa convenance et à prescrire à ses sujets les règles

d'emploi du revenu national pour la part qui leur revient, alors sa souveraineté serait tellement atteinte qu'il n'en resterait presque plus rien.

Deux restrictions sont toutefois nécessaires aux prérogatives budgétaires des Etats associés : d'une part elles ne doivent pas s'exercer à l'encontre de tel ou tel partenaire, risquant de mettre son économie en danger — d'autre part elles devront éviter toute discrimination entre nationaux et non nationaux.

Aussi longtemps qu'on se borne à modifier le cadre à l'intérieur duquel se forme le revenu national on ne porte guère atteinte à l'indépendance des Etats associés car les règles et mesures gouvernementales communes ne constituent que la renonciation à privilégier les entreprises nationales. N'oublions pas que les Etats ont déjà souvent accepté de se plier à une telle discipline soit par des traités de commerce soit par l'adhésion au G.A.T.T. soit par la participation à l'O.E.C.E.

Au surplus, vis-à-vis des « pays tiers » il n'y a pas renoncement aux armes discriminatoires mais seulement engagement de pratiquer une commune ligne de conduite.

Le champ d'application de l'égalisation se trouve déjà sensiblement restreint si, comme il vient d'être dit, il est limité au cadre de la formation

des revenus nationaux. La question se pose à ce stade de savoir si, pour que l'intégration soit durable, il doit y avoir égalisation générale à l'intérieur de ce cadre. Il n'en est rien, car une généralisation aussi absolue figerait exagérément les économies et de ce fait compromettrait inutilement et dangereusement les souverainetés nationales. Ici encore l'on peut se référer à ce qui se passe à l'intérieur même de chaque Etat où l'unification nationale laisse néanmoins subsister certaines disparités par régions ou par secteurs de l'économie.

Pour ces raisons, l'égalisation ne doit pas être poussée très au-delà de ce qui est nécessaire à la satisfaction de l'exigence minima déjà indiquée : faire obstacle au déplacement arbitraire des investissements. Répétons, au demeurant, que cette exi-

gence minima implique déjà une égalisation de caractère coercitif assez poussée.

Mais il ne faut pas se leurrer : l'on ne pourra jamais déterminer d'une manière absolue le degré souhaitable d'égalisation qui doit être imposé. Cela dépendra toujours des circonstances internes et externes et, comme celles-ci changent, le degré souhaitable d'égalisation devra évoluer corrélativement. Il existe une interdépendance dans l'action des diverses forces concourant à la réalisation et au maintien de l'intégration, qu'elles tiennent au législatif, à l'exécutif ou au judiciaire. Si le Gouvernement dispose de forts moyens d'action, on pourra réduire ceux des organes législatifs. Et vice-versa, surtout lorsque dans ce cas les pouvoirs délégués à la justice seront plus étendus.

L'ÉGALISATION DES CONDITIONS DE CONCURRENCE DANS L'A.E.L.E. ET LA C.E.E.

Examinons en conclusion les problèmes d'égalisation dans l'Association Européenne de Libre Echange et dans la Communauté Economique Européenne, à la lumière des développements précédents.

Le degré d'égalisation imposé dans l'A.E.L.E. est minime et, de plus, là où des règles ont été formulées, l'on a expressément évité de constituer des institutions suffisamment fortes pour en imposer le respect.

Les chances de réalisation n'existent que pour le maniement entre les pays de la zone — et encore uniquement dans le secteur industriel — des deux armes classiques de discrimination, l'arme tarifaire et l'arme contingentaire. Pour le reste, et nous pensons à tout l'arsenal moderne des mesures discriminatoires élaborées surtout depuis la grande crise de 1930, rien ne sera changé par suite du manque de force des institutions. D'ailleurs l'A.E.L.E. n'est pas appelée à durer : le Traité de Stockholm n'a pas été conclu dans cette perspective, témoin le terme de dénonciation fixé à douze mois. S'il advenait qu'elle parvienne à se

maintenir en fonctionnement, l'on verrait à coup sûr s'accroître progressivement, avec les divergences croissantes des « climats » pour les investissements, les « distorsions » de ceux-ci, conduisant fatalement à sa rupture.

Il en est tout autrement pour la C.E.E., car le Traité de Rome impose un degré d'égalisation suffisamment élevé sur le plan de la formation des revenus nationaux. Il n'implique pas, par contre, l'égalisation — sous réserve des deux restrictions mentionnées plus haut — sur le plan de la distribution des revenus nationaux. L'on fera bien d'ailleurs de veiller jalousement à ce que l'égalisation ne s'implante pas dans ce domaine.

A la base de l'A.E.L.E. on trouve l'inégalité comme principe dominant, ce qui la condamne. Au contraire, le degré d'égalisation des conditions de concurrence prescrites par le Traité de Rome peut être considéré comme répondant à la condition essentielle que nous avons formulée : garantir le jeu normal des investissements entre les pays associés. Par sa structure même la C.E.E. doit l'emporter.

NOTES JURIDIQUES SUR L'APPLICATION DU TRAITÉ C.E.E.

PAYS ET TERRITOIRES D'OUTRE-MER ASSOCIES

ASSOCIATION
APPLICATION DES DISPOSITIONS DU TRAITÉ
EVOLUTION DE L'ASSOCIATION
(Janvier 1958-juillet 1961)

I. — LES DONNEES JURIDIQUES

Alors que, dans le domaine de l'union douanière, le Traité de Rome comporte des dispositions détaillées, et que les Etats membres ont renvoyé à plus tard l'établissement d'une politique commune dans d'autres, les relations avec les pays et territoires d'outre-mer sont l'objet d'un certain nombre de principes figurant au Traité ; mais leur application est déterminée pour une durée limitée par une convention, la porte demeurant ouverte pour l'application des principes du Traité lorsque la Convention aura épuisé ses effets.

1) LE PREAMBULE

Ces principes se trouvent d'abord exposé dans le *Préambule* du Traité. Les Hautes Parties Contractantes y affirment leur volonté d'assurer « la solidarité qui lie l'Europe et les pays d'outre-mer » et « le développement de leur prospérité conformément aux principes de la Charte des Nations-Unies ». Ils sont confirmés à l'article 3 k, selon lequel l'action de la Communauté comporte l'association des pays et territoires d'outre-mer, en vue d'accroître les échanges et de poursuivre en commun l'effort de développement économique et social.

2) L'ANNEXE IV DU TRAITE

Les Pays et Territoires d'outre-mer associés à la Communauté (P.T.O.M.A.) sont ceux qui, conformément à l'article 131, entretiennent avec la Belgique, la France, l'Italie et les Pays-Bas des relations particulières. Ils sont énumérés à l'Annexe IV du Traité, et l'examen de cette liste n'est pas sans intérêt si l'on tient compte du chemin parcouru par ces territoires depuis la signature dudit Traité. Elle comprend :

— Le Sénégal devenu la République du Sénégal, indépendante depuis le 20 juin 1960.

Il en est de même du Soudan (devenu République du Mali) qui a quitté le 19 août 1960 la Fédération du Mali (Sénégal-Soudan).

— La Côte d'Ivoire, devenue la République de Côte d'Ivoire, indépendante depuis le 6 juin 1960.

(1) Les budgets de la Communauté sont établis en unités de compte de l'Accord Monétaire Européen.

— Le Dahomey, devenu République du Dahomey, indépendante depuis le 1^{er} août 1960.

— La Mauritanie, devenue République Islamique de Mauritanie, indépendante depuis le 28 novembre 1960.

— Le Niger, devenu République du Niger, indépendante depuis le 3 août 1960.

— La Haute-Volta, devenue la République de Haute-Volta, indépendante depuis le 5 août 1960.

— Le Moyen Congo, devenu République du Congo (Brazzaville) indépendante depuis le 15 août 1960.

— L'Oubangui-Chari devenu République Centrafricaine, indépendante depuis le 13 août 1960.

— Le Tchad, devenu République du Tchad, indépendante depuis le 11 août 1960.

— Le Gabon, devenu République Gabonaise, indépendante depuis le 17 août 1960.

— Madagascar, devenue République Malgache, indépendante depuis le 6 juin 1960.

— Le Togo, devenu République du Togo et qui a levé la tutelle des Nations-Unies le 27 avril 1960.

— Le Cameroun, devenu République du Cameroun et qui a levé la tutelle des Nations-Unies le 1^{er} janvier 1960.

— Le Congo Belge, devenu République du Congo (Léopoldville) et indépendante depuis le 30 juin 1960.

— La Somalie, devenue par fusion avec la Somalie sous tutelle britannique, République de Somalie, et indépendante depuis le 1^{er} juillet 1960.

— L'indépendance du Ruanda-Urundi, territoire sous mandat, est prévue pour 1962.

Sont en outre associés les territoires d'outre-mer de la République française : St-Pierre et Miquelon, l'Archipel des Comores, la Côte française des Somalis, la Nouvelle Calédonie, les Etablissements français d'Océanie, les terres australes et antarctiques, enfin la Nouvelle-Guinée néerlandaise.

La Guinée a accédé à l'indépendance le 5 octobre 1958. Aucun acte juridique n'est venu confirmer le maintien de son Association avec la Communauté.

3) LA IV^e PARTIE DU TRAITE

Par la IV^e partie du Traité, les Etats membres conviennent tout d'abord d'associer à la Communauté ces pays et territoires d'outre-mer en raison des relations particulières qu'ils entretiennent avec certains Etats membres. Cette association a pour but de promouvoir le développement de relations économiques étroites entre eux et la Communauté (article 131).

Les objectifs de l'association sont fixés à l'article 132 du Traité :

a) les Etats membres appliquent à leurs échanges avec

les pays et territoires d'outre-mer le régime qu'ils s'accordent entre eux ;

b) les pays et territoires appliquent à l'ensemble de la Communauté le régime qu'ils appliquaient à l'état européen avec lequel ils entretiennent des relations particulières ;

c) les Etats membres contribuent aux investissements nécessaires au développement ;

d) pour les investissements financés par la Communauté, les ressortissants des Etats membres peuvent participer sur un pied d'égalité aux adjudications ;

e) le droit d'établissement communautaire est applicable mutatis mutandis aux relations avec les pays et territoires associés à moins de dispositions explicites contraires.

Les conditions dans lesquelles les droits de douane sont éliminés entre les Etats membres et les pays et territoires d'outre-mer sont déterminées par l'article 133 qui vise à l'élimination totale des droits de douane sous réserve des nécessités de développement d'industrialisation et budgétaire propres à ces pays et territoires.

4) LA CONVENTION

Une première convention règle, pour une durée de cinq années, c'est-à-dire jusqu'au 31 décembre 1962, les conditions dans lesquelles les principes du Traité seront appliqués.

Les articles 1 à 7 de cette convention déterminent les modalités de fonctionnement du Fonds de Développement pour les pays et territoires d'outre-mer (voir ci-dessous). Ces dispositions sont au surplus applicables à l'Algérie et aux départements français d'outre-mer.

L'article 8 dispose que le droit d'établissement est dans chaque pays progressivement étendu aux ressortissants et sociétés des Etats membres.

Les articles 9 à 12 fixent les règles d'application du régime douanier préférentiel, l'élimination des restrictions quantitatives dans les mêmes conditions qu'entre les Etats membres et l'élimination des restrictions quantitatives établies par les pays et territoires d'outre-mer.

Enfin l'article 15 prévoit un régime spécial pour les importations de café vert en Italie et dans les pays du Benelux, et pour les importations de bananes en Allemagne.

5) LES ACTES COMMUNAUTAIRES

Outre les dispositions ci-dessus du droit positif, les éléments qui permettent d'étudier les problèmes juridiques relatifs aux P.T.O.M.A. se retrouvent dans les actes du Conseil et de la Commission, dans les débats, aux rapports et recommandations de l'Assemblée, dans les réponses aux questions écrites. Aucune jurisprudence de la Cour ne fournit encore matière à étude dans ce domaine.

II. — LES TÂCHES DE LA COMMUNAUTE

Il apparaît que les tâches à assumer par la Communauté à l'égard des P.T.O.M. peuvent être groupées sous trois rubriques :

- les investissements,
- l'établissement d'un régime préférentiel d'échanges,
- l'établissement d'un régime d'établissement particulier.

I. — LES INVESTISSEMENTS.

La Commission a procédé à une étude approfondie sur les méthodes, les sources de financement et l'état d'exécution des investissements,

A. — *Les investissements publics* sont l'objet d'une disposition particulière du Traité, le paragraphe 2 de l'article 132, selon lequel les Etats membres contribuent aux investissements que demande le développement progressif de ces pays et territoires. Selon la convention d'application, les Etats membres participent aux mesures propres à favoriser le développement économique et social des pays et territoires d'outre-mer par un effort complémentaire de celui accompli par les autorités responsables de ces pays et territoires.

a) A cet effet les six Etats de la Communauté Européenne participent à un Fonds Européen de développement, géré par la Commission (1). Il est destiné à des investissements de caractère économique et social, la répartition entre ces deux catégories étant arrêtée (v. Décision du Conseil du 25 juillet 1959, J.O.C.E., 17-8-59) annuellement par le Conseil, investissements de nature à améliorer le niveau de vie des populations des pays associés.

Les modalités de fonctionnement du Fonds ont été arrêtées par les règlements n° 5 et 6 du Conseil (J.O.C.E., 31 décembre 1958) et par le règlement n° 7 de la Commission (J.O.C.E., 25 février 1959) modifié par le règlement n° 12 (J.O.C.E., 8 avril 1961). Le Fonds ne peut financer que des projets présentés par les autorités locales.

La Commission examine chaque projet du point de vue de son urgence et de son efficacité. Ces projets doivent être coordonnés entre eux et avoir pour but de remédier au déséquilibre existant dans les structures économiques et sociales. L'aide doit être répartie de façon équitable entre les pays et territoires (article 4 de la Convention). Les marchandises et services sont fournis par le marché en faisant appel à l'initiative privée et à la concurrence. Le financement peut être effectué soit dans la monnaie des pays et territoires intéressés soit dans la monnaie de l'un des Etats membres. Pour chaque projet un dossier descriptif et justificatif est envoyé au Fonds.

La Commission s'engage par une convention. En ce qui concerne les seules conventions de caractère économique, le Conseil peut les évoquer. A défaut d'évocation elles deviennent définitives dans le délai d'un mois.

L'exécution et le financement d'un projet peuvent s'étendre sur plusieurs années, les crédits de paiement étant accordés dans la convention de financement par tranche annuelle.

L'exécution d'un projet est placée sous la responsabilité d'une autorité locale, l'ordonnateur. Les adjudications et marchés sont passés conformément à la réglementation couramment appliquée dans les pays intéressés. Des contrôleurs techniques mandatés par la Commission assurent le contrôle de l'exécution du projet.

Les dépenses sont engagées par l'ordonnateur local, le Fonds exécutant le paiement par le recours à un payeur délégué et éventuellement par paiement direct des dépenses.

Au courant de l'année 1958 le Fonds a été mis progressivement en place ; la répartition entre les projets sociaux et économiques a été arrêtée pour les années 58, 59 et 60 (v. ci-dessus) ; les contributions des Etats membres ont été régulièrement appelées et versées ; les premiers projets ont été approuvés au mois de février de l'année 1959. Depuis cette date, le Fonds a reçu des demandes s'élevant à 717

(1) Le Fonds de développement de la Communauté Economique Européenne pour les Pays et territoires d'outre-mer associés. *Revue juridique et politique d'outre-mer*, janvier-mars 1961.

millions d'U.C. 127 Conventions de financement étaient signées à la fin de l'année 1960. 122 millions U.C. U.E.P. ont été l'objet d'autorisations d'engagement. 35 % de ces autorisations ont plus particulièrement concerné le secteur social (enseignement, santé, hydraulique, urbanisme) et 65 % le secteur économique (infrastructure, production, etc...).

b) La mise en place du Fonds a cependant soulevé certaines difficultés, qui ont trouvé leur écho à l'Assemblée parlementaire, soulignées dans une résolution adoptée par la Conférence des chefs d'Etats africains et malgaches réunis à Yaoundé du 26 au 28 mars 1961.

Par une question écrite, M. Peyrefitte (n° 98) demandait s'il est exact que la procédure comprenait les points suivants :

- étude par les services,
- demandes de renseignements complémentaires,
- propositions de décision,
- décision de la Commission soumise en ce qui concerne les projets économiques à un droit d'évocation devant le Conseil,
- délai de deux mois pour décision éventuelle du Conseil,
- établissement du projet de convention,
- envoi du projet aux autorités métropolitaines et locales,
- rédaction définitive de la Convention,
- envoi au gouvernement local entré en vigueur.

La Commission en réponse fait savoir que cette procédure est effectivement appliquée pour le fonctionnement du F.E.D., et justifie les nécessités d'une telle procédure. La Commission estime que les délais qui ne sont longs que dans certains cas, peuvent être avantageusement comparés à ceux nécessaires à d'autres organismes nationaux ou internationaux de développement (J.O.C.E., 7 mars 1961).

Par sa question n° 58, M. Kalbitzer, membre de l'Assemblée parlementaire européenne, s'inquiétait auprès de la Commission des lenteurs de la procédure du F.E.D. La Commission en expliquait les causes et proposait les remèdes nécessaires (J.O.C.E., 29-2-60).

Par une nouvelle question écrite n° 112, M. Kalbitzer interrogeait la Commission sur l'application à l'Algérie du Fonds de Développement. La Commission a répondu le 7 mars 1961 qu'aux termes de l'article 16 de la Convention d'application les dispositions relatives au Fonds européen sont applicables à l'Algérie et au Gouvernement français. Celui-ci avait déclaré qu'il ne ferait pas appel pour l'Algérie au Fonds de Développement, mais a retiré depuis lors cette déclaration et c'est pourquoi des projets intéressant l'Algérie sont en cours d'examen par les services de la Commission (J.O.C.E. du 7 mars 1961).

Par deux questions écrites n° 120 et n° 9, M. Nederhorst a signalé à la Commission les inconvénients de la non-publication au *Journal Officiel* du résultat des appels d'offre du Fonds européen de Développement. La Commission a fait savoir en réponse qu'elle désirait dorénavant publier au J.O.C.E. le nom, la qualité et l'adresse de l'adjudicataire dès qu'elle aura été avisée de sa désignation par l'autorité du pays associé (J.O.C.E. du 15 mars 1961).

Le Fonds de développement publie d'ailleurs régulièrement au J.O.C.E., les décisions, les conventions de financement, les appels d'offres, l'approbation des investissements, etc...

L'Assemblée parlementaire européenne avait déjà demandé la poursuite et l'accroissement de l'effort financier des

Etats membres ainsi que l'assouplissement des conditions d'attribution (J.O.C.E. du 19 décembre 1959), et a examiné à plusieurs reprises (J.O.C.E. du 6 avril 1961) la gestion du F.E.D. Par une résolution du 10 mars 1961 elle confiait à une Commission le soin de charger l'un de ses membres d'une mission d'étude et d'informations sur le fonctionnement du Fonds de Développement, en raison de l'importance de cette Institution pour la coopération économique avec les pays associés et des défauts de fonctionnement, notamment de la lenteur de la procédure, dont l'Assemblée avait été informée.

L'Assemblée, dans une résolution du 10 mai 1961, demandait à nouveau que l'action du Fonds soit rendue plus rapide et plus efficace (J.O.C.E. du 2 juin 1961).

Ces problèmes ont, en outre, été l'objet d'examen approfondis par le Conseil sur la base de propositions effectuées par la Commission. Ils ont été également examinés lors de la rencontre entre les Représentants des Etats d'outre-mer associés à la C.E.E. et le Comité des Représentants Permanents, les représentants des pays associés ayant d'ailleurs formulé diverses propositions pratiques. L'une de celles-ci émanait des Etats membres de l'O.A.M.C.E. et avait été préparée en application de la Conférence de Yaoundé (voir ci-dessus).

Enfin, la Conférence de l'Assemblée parlementaire européenne avec les Parlements d'Etats africains et de Madagascar, tenue à Strasbourg du 19 au 24 juin 1961, a adopté une recommandation qui demande pour l'immédiat l'assouplissement et l'accélération du fonctionnement du Fonds, ainsi que l'aide de la Commission pour la préparation des dossiers de demandes. La Conférence demande que dans la future Convention, appelée à remplacer la Convention actuelle, le Fonds dispose de réassurances et soit géré de façon paritaire.

Il apparaît que les mesures proposées pour l'immédiat et accompagnées d'un allègement des contrôles et d'une coopération plus étroite entre la Communauté et les pays associés permettraient de donner au Fonds toute son efficacité.

c) Il convient de signaler ici l'effort de la Communauté pour l'attribution de bourses et la formation des stagiaires. Le programme des bourses pour l'année à venir s'élève à 300 boursiers. Il a été établi par la Commission et approuvé par le Conseil les 2 et 3 juillet 1961.

B. — Les investissements privés sont étroitement liés à la question du droit d'établissement. A cet égard, la Commission, au cours des années 1958 et 1959, a préparé une proposition en vue de l'application de l'article 8 de la Convention d'application, en vertu duquel le droit d'établissement est étendu progressivement aux ressortissants et sociétés des Etats membres autres que celui qui a des relations particulières avec ces pays et territoires.

Le 23 novembre 1959 le Conseil, réuni à Strasbourg, a adopté les directives nécessaires (J.O.C.E. du 10 février 1960) ; ces directives ne sont que le premier volet du droit d'établissement applicable entre les P.T.O.M.A. et les Etats membres. En ce qui concerne, en effet, l'établissement sur le territoire de ceux-ci, il est réglé conformément à l'article 132, paragraphe 5 du Traité, sur la base des dispositions applicables entre les Etats membres, actuellement en cours d'élaboration et le Conseil devra déterminer les modalités d'application de celles-ci aux ressortissants des P.T.O.M.A.

Les directives du 23 novembre 1959 ont été établies après consultation des pays intéressés et après avis du Comité Economique et Social. Elles n'ont pas supprimé toutes les

discriminations, certaines de celles-ci étant maintenues soit jusqu'à l'expiration de la validité de la Convention d'application, les résultats étant en la matière définitivement acquis en application de l'article 14 de ladite Convention. De plus, ces directives ne sont pas applicables en Algérie. On peut signaler, à ce propos, que l'Assemblée nationale du Niger a voté une loi d'application de ces directives.

2) LES ECHANGES

A. — Les principes.

L'Association des « territoires d'outre-mer à la Communauté » comporte pour objectif, sur le plan du régime douanier (article 132 du Traité), l'application :

— aux P.T.O.M.A. par les Etats membres, du régime qu'ils s'accordent entre eux ;

— aux Etats membres par les P.T.O.M.A., du régime qu'ils appliquent à l'égard du pays « avec lequel ils entretiennent des relations particulières ».

Les importations originaires des P.T.O.M.A. bénéficient de l'élimination des *droits de douane* intervenant progressivement entre les Etats membres (article 133, alinéa 1) tandis qu'à l'entrée de chaque pays ou territoire les droits de douane sont supprimés conformément aux règles applicables entre les Etats membres (article 133, paragraphe 2) sous réserve du droit des pays et territoires de protéger leur développement industriel et d'assurer les ressources budgétaires nécessaires (article 133, paragraphe 3). Sont dispensés des mesures de désarmement douanier les territoires qui sont soumis, en raison de leur statut, à l'obligation de la non-discrimination (article 133, paragraphe 4). Sont interdites toutes discriminations et prévues les mesures qui seraient nécessaires pour éviter les détournements de trafic (article 134).

En matière de *désarmement contingentaire*, sont applicables les articles 10 à 13 de la Convention d'application, en vertu desquels les mesures relatives à l'élimination des restrictions quantitatives entre Etats membres sont applicables aux importations originaires des P.T.O.M.A.

Quant aux contingents à l'importation dans les P.T.O.M.A. ils sont d'abord globalisés puis augmentés conformément aux dispositions applicables entre Etats membres, des mesures particulières étant prévues (article 11, paragraphes 2 et 3) pour les contingents inférieurs à 7 % de la production du territoire et pour les produits qui ne font l'objet d'aucun contingent.

Il n'est pas inutile de rappeler que les Etats de l'ancienne A.O.F., de l'ancienne A.E.F., de Madagascar se trouvaient en régime de franchise avec la France. Il en est de même des territoires français d'outre mer (Nouvelle-Calédonie, Saint-Pierre-et-Miquelon, Polynésie). Il n'existe pas de droits pour la côte française des Somalis, le Ruanda-Urundi, le Togo, le Cameroun, la Somalie ex-italienne, en raison de leur régime de tutelle, le Congo belge, par application de l'acte de Berlin est au régime de la « porte ouverte ».

Les Comores, la Nouvelle-Guinée néerlandaise avaient un régime douanier non discriminatoire.

B. — Les réalisations.

En application de ces dispositions les mesures suivantes ont été prises.

a) Au 1^{er} janvier 1959, les P.T.O.M.A. ont effectivement bénéficié des mesures prises, en application du Traité entre les Etats membres, pour l'entrée sur le territoire de ces Etats ; à la même date les P.T.O.M.A. ont abaissé de 10 %

leurs tarifs en faveur des Etats membres et des autres P.T.O.M.A. ; cette mesure ne visait que les pays et territoires d'outre-mer qui avaient avec la France des relations particulières, encore que le Togo et le Cameroun, en raison de leur statut, n'aient pas eu de régime préférentiel.

Aucun pays n'a alors demandé à bénéficier de la clause protectrice de l'article 133, paragraphe 3, mais aucun pays n'a non plus réduit les droits de caractère fiscal ayant pour but d'alimenter le budget, encore que ces droits ne soient pas discriminatoires.

C'est également au 1^{er} janvier 1959 que les contingents d'importation dans les P.T.O.M.A. ont été globalisés et augmentés de 20 %. Mais seuls les territoires où existaient des contingents étaient évidemment obligés de procéder de la sorte c'est-à-dire les territoires et pays qui avaient des liens particuliers avec la France. Toutefois la question des « mesures d'effet équivalent » a soulevé quelques difficultés.

b) Au 1^{er} janvier 1960 les mêmes principes ont été appliqués pour le décontingentement.

Les Etats membres ont élargi leurs contingents de 20 % à l'égard des P.T.O.M.A. mais cette mesure eut un effet limité puisqu'elle fut étendue intégralement aux pays tiers pour les produits industriels, dans une très large mesure pour les produits agricoles (Décision du Conseil du 3 décembre 1959 en faveur des parties contractantes au G.A.T.T.). De plus certains pays avaient abaissé au 1^{er} janvier leurs droits au niveau du tarif commun, pour certains produits exportés par les P.T.O.M.A. ; ainsi certains pays ont-ils considéré que la préférence des produits P.T.O.M.A. dans la Communauté n'était plus maintenue. La France pour sa part a ouvert des contingents pour les pays et territoires qui n'avaient pas de relations particulières avec elle.

Les pays et territoires ont élargi de 20 % les contingents sur ces produits portant ainsi ceux-ci à 56 millions d'unités de compte U.E.P. Diverses difficultés furent cependant rencontrées pour l'application des articles 33, paragraphe 2 du Traité et 11, paragraphe 2 de la Convention d'application (contingents sur des produits représentant moins de 3 % ou de 7 %).

c) Au rythme de démobilisation prévue par le Traité de Rome, un nouvel abaissement tarifaire interne de 10 % devait avoir lieu le 1^{er} juillet 1961, une nouvelle réduction contingentaire de 20 % le 1^{er} janvier 1961, un premier alignement sur le tarif extérieur commun le 31 décembre 1961.

Mais entre temps est intervenue la décision d'accélération du 12 mai 1960 (J.O.C.E. du 12 septembre 1960) selon laquelle :

Une nouvelle réduction tarifaire était prévue entre les Etats membres portant à 30 % (au lieu de 20 %) la réduction totale des droits de douane ;

L'alignement sur le tarif extérieur commun était accéléré (1^{er} janvier 1961 au lieu du 1^{er} janvier 1962) sauf pour les produits agricoles. Pour ce rapprochement, la base de calcul du tarif est elle-même abaissée de 20 %. Ces dispositions sont, sauf décision de la Commission, applicables aux produits de la liste G ;

L'élimination totale des restrictions quantitatives est prévue pour le 31 décembre 1961 en ce qui concerne les importations de produits industriels entre ces Etats membres ;

A défaut de mesures dans le domaine de la politique agricole commune, les contingents globaux des produits agri-

coles sont augmentés de 20 % par an, le montant des petits contingents étant toutefois fixé pour 1961 à 5,2 % de la production nationale. Au cas où ces dispositions ne sont pas applicables, les possibilités d'importation doivent être majorées de 10 % par an depuis 1959. Une réduction supplémentaire de 5 % du droit de douane entre les Etats, porte à 25 % la réduction applicable aux droits de base à partir du 1^{er} janvier 1961. Le rapprochement du tarif extérieur commun n'est pas applicable aux produits agricoles.

Les mesures prises par les Etats membres s'appliquent également aux échanges avec les pays d'outre-mer. En ce qui concerne les contingents, seules les importations en France en provenance des Etats et territoires d'outre-mer associés étrangers à la zone France ont bénéficié des mêmes mesures de désarmement, encore que les produits sous organisation de marché n'ont pas fait l'objet d'ouverture de contingents en faveur des Etats et territoires associés.

Les pays et territoires d'outre-mer qui appliquaient un tarif discriminatoire ont, conformément au Traité, procédé le 1^{er} juillet 1960 à une nouvelle réduction de 10 % de ce tarif, en faveur des Etats membres et des autres pays et territoires associés. Aucune réserve fondée sur la protection industrielle n'a été formulée (article 133/3 du Traité).

Quant à la République Malgache, elle a appliqué son nouveau régime douanier à partir du 1^{er} janvier 1961, accordant la franchise à toutes les importations originaires de la C.E.E.

C. — Les adaptations envisagées.

Ainsi l'accélération concerne essentiellement les produits industriels, alors que les exportations des Etats associés sont essentiellement des exportations agricoles et l'on peut se demander si les échanges entre P.T.O.M.A. et communauté ont bénéficié, dans la même mesure que les échanges entre communautaires, de la mise en place du Marché Commun. C'est pourquoi, désireux de maintenir une préférence pour les P.T.O.M.A., le Conseil de la C.E.E. a confié à la Commission le soin de proposer des mesures d'accélération spéciale pour les produits tropicaux. La Commission a transmis au Conseil le 22 septembre 1960 des propositions visant à instaurer un régime de démobilitation tarifaire interne en faveur de certains produits P.T.O.M.A. à leur importation dans les Etats membres, propositions accompagnées de projets relatifs à l'amélioration du F.E.D.O.M. (voir ci-dessus) et à la stabilisation des recettes d'exportations de ces pays (voir ci-dessous).

Le désir général de la Communauté de maintenir et de développer les relations économiques avec les P.T.O.M.A. a été affirmé à de nombreuses reprises. Au moment de l'adoption de la décision d'accélération, le Conseil a déclaré attacher « une attention particulière au développement économique des pays et territoires d'outre-mer associés » et décide qu'il « veillera à prendre les mesures pour qu'ils puissent profiter pleinement des bénéfices de l'Association ». Le Conseil a confirmé cette position le 31 janvier 1961 (voir communiqués de presse).

Au cours des nombreux débats qu'elle a consacré à l'Association des pays d'outre-mer, l'Assemblée parlementaire européenne a souligné la nécessité du maintien et du développement des relations économiques. On peut à cet égard relever dans une résolution du 27 novembre 1959 (J.O.C.E. du 19 décembre 1959) que l'Assemblée, après avoir entendu les déclarations faites en ce sens par le président du Conseil, M. Pella, « considère que la politique commerciale de la Communauté vis-à-vis des pays tiers ne doit pas porter atteinte au principe d'une préférence en faveur des pays associés qui

est une des caractéristiques fondamentales de l'Association... [et]... met en garde les gouvernements contre toute mesure qui aurait pour conséquence de supprimer les avantages résultant d'une application du Traité non seulement dans sa lettre mais dans son esprit, comme par exemple d'élever des obstacles intérieurs qui remplacent de précédents obstacles tarifaires et contingentaires, ou encore de prendre des mesures tarifaires visant à effacer la préférence en faveur des pays associés ».

Le 31 mars 1960, l'Assemblée examinant l'accélération souhaitait que la procédure d'accélération tienne compte de l'économie spéciale des pays, en voie de développement, associés à la Communauté (J.O.C.E. du 27 avril 1960).

Par une nouvelle résolution en date du 24 novembre 1960 (J.O.C.E. du 16 décembre 1960), l'Assemblée considérant « que la politique commerciale est d'une importance capitale pour le bon fonctionnement de l'Association insiste à nouveau pour que l'intensification des relations commerciales entre les pays associés d'outre-mer et les Etats membres fasse des progrès plus rapides ».

M. Peyrefitte, par une question écrite n° 87, s'inquiétait du retard de transmission au Conseil des propositions de la Commission en vue de l'accélération pour les P.T.O.M.A. du rythme du Traité. Dans sa réponse publiée le 14 février au J.O.C.E., la Commission déclarait avoir fait le nécessaire, le Conseil étant actuellement saisi de cette proposition.

La question des préférences douanières avait d'ailleurs été examinée par les chefs d'Etats de l'O.A.M.C.E. à Yaoundé et a été l'objet du passage suivant de la résolution relative à leur rapports avec la C.E.E. : « Ayant pris les mesures d'application de la décision d'accélération du Traité de Rome, les Etats africains et malgaches attendent en contrepartie que les Etats membres de la C.E.E. décident en faveur des produits tropicaux une accélération du rythme du Traité dans l'esprit de la décision du 16 mai 1960 du Conseil de Ministres de la C.E.E. ». La même résolution regrette que la Communauté et certains Etats membres aient pris des mesures qui ne respectent pas l'esprit du Traité.

Aussi bien lors de la conférence des Représentants tenue à Bruxelles au début du mois de juin 1961 que lors de la conférence parlementaire, les représentants des P.T.O.M.A. insistèrent tant pour la réalisation d'une accélération spéciale en leur faveur, que pour réclamer d'être entendus lors de toute nouvelle décision communautaire, taire, fût-ce pour l'attribution de contingents tarifaires qui pourrait mettre leurs intérêts en cause, et plus particulièrement la préférence tarifaire. La conférence a demandé qu'aucun contingent ne soit établi ou maintenu en contradiction avec le Traité. A cet égard, les Etats africains demandent qu'il soit tenu compte de leurs intérêts en ce qui concerne l'établissement du tarif extérieur commun, notamment lors des négociations « Dillon ».

D. — LES PROBLEMES PARTICULIERS

Dans l'application du régime des échanges au sein de l'Association diverses difficultés ont été rencontrées, brièvement exposées ci-dessous :

a) Le régime du café a soulevé certaines difficultés. M. Lemaignan a déclaré devant l'assemblée que la commission pourrait proposer une réduction de moitié des droits de douane sur le café, la régularisation des cours étant assurée par le soin d'un prélèvement. D'autre part l'Allemagne tire des taxes intérieures sur le café des som-

mes importantes, mais certains P.T.O.M.A. estiment que ces taxes, sans être discriminatoires, portent en fait préjudice à l'une des productions les plus importantes des pays africains. Ainsi se trouve posé le problème des taxes intérieures. La conférence parlementaire a demandé l'abolition de ces taxes. Ce problème avait d'ailleurs été l'objet d'une question écrite n° 43 de M. Peyrefitte à laquelle la Commission a répondu (*J.O.C.E.* du 26 novembre 1959) que les faits avaient été examinés et que les raisons évoquées par l'Allemagne (détournement de trafic) étaient l'objet d'un examen en vue de proposer des mesures facilitant les débouchés des P.T.O.M.A. (voir également à ce sujet une décision de la Commission du 24 mai 1961 modifiant les mesures de protection prises par la France concernant le café torréfié en provenance des autres Etats membres, *J.O.C.E.*, 24-VI-61).

b) Le régime de l'Association est l'objet de discussions assez serrées au G.A.T.T., certaines Parties Contractantes estimant que le régime de l'Association doit être soumis à des conditions particulières.

c) La coordination entre la politique agricole commune prévue au Traité et les mesures prises dans le cadre de l'Association des P.T.O.M.A. présente un certain nombre de difficultés, qui sont examinées par les instances communautaires. Le Conseil des ministres des 19 et 20 décembre a invité la Commission à compléter dans les meilleurs délais ses propositions dans ce domaine, compte tenu des intérêts des P.T.O.M.A. M. Lemaigen a déclaré à l'Assemblée que la Commission estime nécessaire d'intégrer les oléagineux d'outre-mer dans une organisation du marché des matières grasses végétales aussi bien européennes qu'africaines.

d) Il convient enfin de signaler les difficultés rencontrées en matière de bois tropicaux et qui ont été l'objet de diverses interventions.

Dans l'Accord signé à Rome le 2 mars 1960 sur la liste G (*J.O.C.E.* du 20 décembre 1960) un protocole n° V prévoit que la Commission octroie à tout Etat membre intéressé des contingents tarifaires à droit réduit ou nul en cas de difficultés d'approvisionnement de nature à entraîner des conséquences dommageables pour ses industries. Par une décision du 23 février des contingents ont été attribués à la République fédérale d'Allemagne, à l'Italie et au Luxembourg. Certains Etats associés notamment le Gabon se sont estimés touchés par ces mesures et ont saisi le Conseil de la difficulté par lettre du 11 mars 1961.

Des membres de l'Assemblée se sont émus de ces difficultés notamment M. Carcassonne qui par une question écrite n° 11 a interrogé la Commission. Celle-ci dans sa réponse (*J.O.C.E.* du 8 mai) regrette que les Etats membres n'aient pas accepté de renoncer à tous les contingents tarifaires mais fait part de son intention de faire procéder à l'examen de ces difficultés. A la même question n° 10, posée au Conseil celui-ci répondit (*J.O.C.E.* du 13 juin)

que cette question va être examinée avec les Etats intéressés après consultation des producteurs et des utilisateurs. De son côté M. de la Malène était intervenu (question n° 5, réponse *J.O.C.E.* du 8 mai) (voir aussi ci-dessus, Echanges B). Une réunion est d'ailleurs prévue pour réexaminer ces contingents pour l'année 1962. La Commission enfin, par décision du 10 avril 1961 (*J.O.C.E.*, 2-VI-61) a décidé que la base de calcul, pour le rapprochement vers le tarif douanier, des bois tropicaux serait celui de ce tarif et non le droit de base réduit de 20 % tel qu'il était prévu à la décision d'accélération, assurant ainsi une plus grande protection des bois tropicaux. (A noter qu'il en est de même pour le cacao en masse et en poudre) (*Ibid.*).

e) Dans ses recommandations du 27 novembre 1959 (*J.O.C.E.* du 19 décembre 1959) et du 24 novembre 1960 (*J.O.C.E.* du 16 décembre 1960) l'Assemblée avait recommandé à la Commission et aux gouvernements responsables de prendre toutes mesures pour assurer l'accroissement des ventes et la *stabilité des débouchés* des pays et territoires associés, et attiré l'attention des instances communautaires sur les problèmes agricoles des P.T.O.M.A. L'Assemblée estime qu'il doit être établi un mécanisme de stabilisation des prix des matières premières qui constituera l'une des formes les plus efficaces du concours de l'Europe au développement des pays et territoires associés.

La Commission tint compte de cet aspect des choses dans les propositions qu'elle transmit au Conseil, à la suite de la décision d'accélération, et proposa par la suite l'affectation de fonds du F.E.D. aux mécanismes de stabilisation. Dans un article du *Bulletin de la C.E.E.*, M. Lemaigen (qui avec M. Lévi-Sandri et M. von der Groeben constituent le groupe de travail P.T.O.M.A. de la Commission), a exposé les buts et les limites d'une politique de stabilisation signalant à titre d'exemple qu'en 1958 la baisse du prix des matières premières d'origine tropicale avait fait perdre 5 milliards de dollars aux pays producteurs alors que le total mondial de l'aide aux pays en voie de développement s'élève à 4 milliards de dollars environ.

Ces propositions, qui sont à examiner dans la même perspective que les problèmes relatifs à l'organisation des marchés, soulèvent cependant des difficultés considérables tant en raison des problèmes économiques qu'ils posent, que pour des raisons de politique financière en matière d'emploi des fonds d'assistance. C'est pourquoi le Conseil n'a pu encore achever l'examen de cette question, malgré les demandes formulées par les Etats associés tant à Yaoundé que lors des conférences diplomatique et parlementaire (v. recommandation de la conférence parlementaire sur ce point).

f) La Commission a publié un rapport sur la *situation sociale* dans les pays d'outre-mer associés établi en 1959 et mis à jour en 1960.

(à suivre).



Visitez les U.S.A.



1.924,70 NF

Prix spécial Automne - Hiver

C'est le bon moment pour visiter les Etats-Unis. 1 924,70 NF, c'est en effet le prix que vous propose Air France pour le voyage Paris-New York et retour en classe Economique Jet. C'est le "nouveau Tarif excursion Jet", applicable du 1^{er} Octobre au 31 Mars à tous les voyages d'une durée maximum de 17 jours.

La Réduction Famille en vigueur du 1^{er} Octobre au 31 Mars sur les lignes Air France de l'Atlantique Nord, est d'autre part consentie à toutes les personnes (conjoint et enfants de moins de 26 ans) accompagnant le chef de famille qui lui voyage au tarif normal.

Pour tous renseignements, adressez-vous aux Agences de voyages agréées ou aux Bureaux AIR FRANCE, à Paris : Esplanade des Invalides (Parking) - 30 Faubourg Poissonnière (Parking) - 119 Champs-Élysées - 2 rue Scribe - Aéroports du Bourget et d'Orly - à Lille : 8 et 10 rue Jean Roisin. Autres Agences à Strasbourg, Lyon, Nice, Marseille, Toulouse, Bordeaux et Nantes. Renseignements et réservations long-courriers : KEL. 61-61.



AIR FRANCE

Les Voyages à Forfait : les Agences de voyages ont organisé pour vous plusieurs circuits à forfait aux Etats-Unis, très avantageux et homologués par Air France : Floride 3.421 NF - Louisiane 3.400 NF - Californie 3.932 NF, ces prix comprenant pour un voyage individuel le transport par avion aller et retour, Classe Economique, le logement dans des hôtels de classe, les excursions.

Utilisez le crédit personnel Air France : comptant 10 %, solde en 3-6-9 ou 12 mensualités.

LE PLUS GRAND RESEAU DU MONDE

★★★★
H

PARIS

GRAND HOTEL

**TERMINUS
SAINT-LAZARE**

EUR. 36.80

108, Rue St-Lazare

400 CHAMBRES



SA

ROTISSERIE NORMANDE

Chez le même éditeur

**LA REVUE FRANÇAISE
DE L'ÉNERGIE**

Etudie depuis 1949 sous les signatures des praticiens les plus compétents, les problèmes relatifs à l'économie et aux structures des industries du charbon, du pétrole, de l'électricité, du gaz, de l'énergie atomique. Chaque numéro contient la « Situation Economique Française » par Alfred SAUVY.

Abonnement pour un an :

France 3.600 fr. (36 NF)
Etranger 4.100 fr. (41 NF)



TRANSPORTS

Économie — Réalisations — Équipement

Depuis 1956 étudie les problèmes du point de vue de l'économie et de la rentabilité des divers moyens de transports.

Abonnement pour un an :

France 4.000 fr. (40 NF)
Etranger 4.500 fr. (45 NF)

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

SOCIÉTÉ ANONYME FONDÉE EN 1864

CAPITAL NF. 100 MILLIONS

RÉSERVES NF. 20,5 MILLIONS

SIÈGE SOCIAL 29, boulevard Haussmann, PARIS

1400

**AGENCES
ET BUREAUX**

EN FRANCE ET EN AFRIQUE

**AGENCES A BUENOS-AYRES
LONDRES NEW-YORK
FILIALES EN BELGIQUE ET
EN ESPAGNE**

Correspondants dans le monde entier

TOUTES OPERATIONS DE BANQUE ET DE BOURSE

LE MEILLEUR EMPLOI
DE VOS
DISPONIBILITÉS...

**BONS
DU
TRÉSOR**

*A VOTRE
CHOIX:*

BONS A 1 ET 2 ANS :

***UN RENDEMENT
IMPORTANT***

BONS A INTÉRÊT
PROGRESSIF :

***UNE PARFAITE
LIQUIDITÉ***

INDUSTRIELS

où allez-vous développer vos usines ?



**CONSEIL EN IMPLANTATION
ET DEVELOPPEMENT INDUSTRIELS**

la **SODIC**

vous fait bénéficier

- **DE SA DOCUMENTATION APPROFONDIE ET
OBJECTIVE SUR L'ENSEMBLE DU TERRITOIRE**
- **DE L'EXPERIENCE DE SES INGÉNIEURS**
- **DU PARRAINAGE DE SES ÉTABLISSEMENTS
FINANCIERS FONDATEURS**



Société pour la Conversion et le Développement Industriels
SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 2 500 000 N.F.
14, rue de Bourgogne, Paris 7 - Tél. Invalides 57-42 à 44